


BIBLIOTHECA



MÉMOIRES

DE M. L'ABBÉ

ARNAULD.

PREMIERE PARTIE.

MÉMOIRES
DE M. L'ABBÉ
ARNAULD.

CONTENANT

QUELQUES ANECDOTES DE LA COUR DE FRANCE, DEPUIS M. DC. XXXIV. JUSQU'A M. DC. LXXV.

PREMIERE PARTIE.



Chez *A AMSTERDAM,* JEAN NEAULME, & ARKSTÉE & MERKUS. *A LEYDE,* JEAN VERBEEK, JACQUES DE WETSTEIN & C. HAACK. *A DRESDE,* G. C. WALTHER, *A LEIPSICK,* G. FRITSCH. 1756.



AVIS
DES ÉDITEURS.

MOnſieur l'Abbé Arnauld, né en 1616, étoit l'aîné des fils du célébre M. Arnauld d'Andilly. Il entra au ſervice à l'âge de dix-neuf ans : il ſervit d'abord environ un an dans le Régiment des Gardes : il en ſortit en 1636, pour ſe mettre en qualité de volontaire dans le corps des Carabins de France, ſous Iſaac Arnauld, couſin germain de ſon pere, & Meſtre-de-Camp général de la Compagnie. Dès la fin de la même année il devint Capitaine d'Infanterie, ſous M. le Comte de

Pas-Feuquieres, ſon couſin iſſu de germain. En 1639 M. Arnauld lui donna la Cornette des Carabins ; mais il ne ſe défit pas pour cela de ſa Compagnie d'Infanterie : il ſervit ſous l'un & l'autre titre juſqu'en 1643. En cette année, dégoûté du monde, il embraſſa l'état Eccléſiaſtique, accompagna Henri Arnauld, ſon oncle, à Rome, & ſe retira auprès de lui à Angers, lorſque ce grand homme en fut conſacré Evêque en 1650. Depuis ce tems il mena une vie aſſez retirée. Le Roi le gratifia en 1674 de l'Abbaye de Chaumes en Brie. Il mourut dans ſa 82e année, au mois de Février 1698.

M. l'Abbé de Chaumes avoit deux freres, Simon Arnauld, Marquis de Pomponne, & Henri Arnauld, ſieur de Luſanci. Celui-ci paſſa ſa vie dans la ſolitude : le premier fut deux fois Ambaſſadeur en Suede, & une fois en Hollande, & enſuite Miniſtre & Secrétaire d'Etat. Il a laiſſé ſur ſes Négociations des Mémoires qui doivent être très-curieux & très-inſtructifs, qu'il ne ſeroit pas impoſſible de donner au Public, s'il paroiſſoit les déſirer.

Quant à ceux que nous donnons maintenant, nous croyons que le Public nous aura obligation de les avoir fait imprimer. Ce n'eſt que depuis peu de tems qu'ils

ſont parvenus entre nos mains. Terminés en 1677, ils avoient été conſervés précieuſement depuis la mort de l'Auteur dans un dépôt authentique. Nous les avons communiqués à d'habiles connoiſſeurs : ceux-ci ont jugé qu'ils pouvoient être utiles. En effet, on y trouvera des anecdotes curieuſes qui pourront contribuer à éclaircir pluſieurs points importans de l'hiſtoire de France, ou à faire connoître ceux qui étoient pour-lors à la tête des affaires. Ils en contiennent d'autres plus amuſantes qu'inſtructives, mais qui par cela même plaîront peut-être davantage à ceux qui ne liront ces Mémoires, que pour ſe délaſſer

d'occupations plus ſérieuſes.

Quant à la certitude des faits qui ſont ici rapportés, il ſeroit difficile de la révoquer en doute. M. l'Abbé Arnauld parle toujours comme témoin oculaire : quand il ne l'eſt pas, il cite des garants dignes de foi. Sa narration porte d'ailleurs par-tout le ſceau de la ſimplicité, de l'ingénuité, de la vérité. C'eſt pour ne point altérer ces caractères, que nous n'avons pas cru devoir ſupprimer des faits & des éloges qui paroîtront très-peu intéreſſans à la plûpart des Lecteurs. Nous avons reſpecté juſqu'à ſon ſtyle, qui pourroit cependant être ſuſceptible de quelque réforme. L'unique que nous nous ſoyons

permiſe a été d'éclaircir ſouvent la narration, que des phraſes trop longues, & un mauvais uſage des particules relatives rendoient trop obſcure. Mais les changemens que nous avons faits à cet égard ſont très-légers ; & nous pouvons aſſurer que nous offrons ici, non-ſeulement les penſées, mais même le ſtyle & les expreſſions de l'Auteur.

A Leypſick le 31 *Mai* 1756.



LETTRE

LETTRE
DE *MADAME* DE *BRISSAC* A M. L'A*** A***
Sur ses Mémoires.

LE peu de tems que j'ai employé à lire vos Mémoires, vous prouvera aisément qu'ils m'ont donné beaucoup de plaisir. Je vous assure, Monsieur, que je les ai trouvés si agréables & si bien écrits, que j'ai souhaité plus d'une fois que vous voulussiez les faire imprimer, & cela sans songer à l'intérêt que certains endroits m'y pourroient donner. Je prie le Seigneur qu'il augmente les hon-

neurs de votre Maiſon, afin que vous ayez de quoi augmenter vos Mémoires, & qu'ils ne finiſſent que lorſque vos petits neveux ſeront Officiers de la Couronne. Il ne faut pour cela que vivre juſqu'au ſiécle à venir ; ce ne doit pas être une affaire pour vous qui portez un nom auquel Dieu a marqué de ſi longs jours & de ſi illuſtres.

Le 24 Avril 1677.

AVERTISSEMENT.

Je n'entreprens point de juſtifier le titre que je donne à cet Ouvrage , quoique je n'ignore pas qu'il y a des gens qui croyent qu'on ne doit nommer Mémoires que ce qui peut ſervir à l'hiſtoire générale , ou ce qui regarde la vie des perſonnes ſi éminentes en naiſſance ou en dignité , qu'elle fait elle-même une partie de cette hiſtoire. Par cette raiſon j'en ai vû qui

n'approuvoient pas les Mémoires de Monſieur de Pontis, qui ont paru depuis quelque tems : « Il ne parle que » de lui, diſoient-ils, & qu'» avons-nous affaire de ſça» voir ce qui le regarde ? » Mais je leur demanderois volontiers de qui ils veulent que parle un homme qui ne prétend écrire que ſes Mémoires, & non ceux des autres ; quoique, ſi on vouloit rendre juſtice à cet Auteur, on ne laiſſeroit pas d'avouer qu'on trouve dans ſes Ou-

vrages beaucoup de particularités agréables, & des traits même de l'hiſtoire de ſon tems, ſoit par rapport aux faits auxquels il a eu part, ſoit par rapport à ceux qu'il rapporte des autres, ſelon les connoiſſances qu'il en a eues. Ce n'eſt pas mon deſſein de faire ici l'apologie de Monſieur de Pontis; mais j'avouerai ingénûment, qu'ayant lu ſes Mémoires avec plaiſir, j'en ai conçu la penſée de faire ceux-ci, dans un tems où après une

maladie de quelques mois, je ne me trouvois pas capable d'une plus grande application. Comme je n'y ai point eu d'autre but que celui de me divertir dans une eſpèce de ſolitude où je paſſe la meilleure partie de ma vie, j'aurois gagné au-delà de mes ſouhaits, s'ils en pouvoient divertir d'autres. Je n'ai point intention de les rendre publics; s'ils le deviennent par hazard, je veux avertir de bonne foi les Lecteurs de ce qu'ils en doivent

En Novembre 1676.

attendre. Ce n'eſt point ici une hiſtoire ni une piece d'érudition ou de littérature, j'ai trop tôt quitté l'étude, & embraſſé le parti des armes, pour me pouvoir piquer d'être ſçavant; & j'ai trop tard recommencé à aimer mon cabinet, pour avoir pû réparer la perte que j'avois faite dans ma jeuneſſe, principalement avec le peu de mémoire qui m'eſt reſté de celle que j'ai eue autrefois. Ce ne ſont donc que des Mémoires de

certaines circonſtances de ma vie, ou de choſes qui ont fait une aſſez forte impreſſion dans mon eſprit, pour m'en pouvoir reſſouvenir ; & je veux bien demeurer d'accord, que ce ne ſont pas peut-être celles-là qui auroient dû s'y attacher le plus fortement. Mais qui eſt celui qui ſe puiſſe vanter de commander à ſon eſprit ? Dans les plus ſérieuſes occupations, dans la méditation même & dans la priere, nous n'en ſommes pas les maîtres :

il va ſe promener comme il lui plaît, ſans nous en demander la permiſſion, & s'arrête ſouvent à des bagatelles qui ont fait rougir les Philoſophes, & gémir les plus grands Saints. Cependant ſi les choſes dont je parle ne ſont pas abſolument élevées, j'eſpere qu'on n'y en trouvera point auſſi d'abſolument rampantes. On peut ne pas traiter toujours des Royaumes & des Empires; & même dans une hiſtoire parfaite, des Bergers

trouvent agréablement leur place parmi de grands Seigneurs & des Princes. Pour le ſtyle, je ne me flatte point qu'il ſoit ſans défaut ; il eſt ſans étude & ſans art, ne m'étant jamais appliqué aux régles. Je parle ma langue naturelle, telle que je l'ai appriſe dès le berceau ; & s'il arrive que ces Mémoires paſſent pour n'être pas mal écrits, on ne devra pas m'en eſtimer davantage. On pourroit dire ſeulement ce que mon Pere dit autrefois aſſez

agréablement, quoiqu'avec un peu de vanité, à propos du Livre de la Fréquente Communion, de M. Arnauld ſon frere; car comme on lui témoignoit de l'admiration qu'un jeune homme qui ne faiſoit qu'à peine de ſortir des écoles, ſans aucun uſage du monde, eût pu écrire ſi bien & ſi poliment, il répondit: Qu'il n'y avoit pas lieu de s'en étonner, & qu'il parloit ſimplement la langue de ſa Maiſon. Ceci me fait ſouvenir d'un certain

valet que ſon maître avoit emmené tout neuf de Paris à Turin, & qui lui vint dire comme une grande merveille, qu'il venoit de voir un enfant de quatre ans qui parloit Italien. Au reſte, comme je ne prie perſonne de lire ces Mémoires, que perſonne ne ſe plaigne de moi, ni du tems qu'il aura perdu à les lire. J'aurois pû les groſſir, comme beaucoup d'autres, de force généalogies, datter les tems, & cotter les lieux où chaque choſe eſt

arrivée ; on trouve aiſément tout cela avec un peu de ſoin & de peine : mais je n'aurois pû m'y appliquer ſans manquer au but que je me ſuis propoſé, qui n'a été, comme je l'ai dit, que de me divertir, ſans penſer à ce que pourroient déſirer les autres. Tout ce que je dois ajouter ici eſt, qu'on n'y trouvera rien que d'exactement véritable, ayant toute ma vie été ennemi du menſonge juſqu'au ſcrupule, même dans les moindres choſes. Je

n'y rapporte rien que je n'aie vû ou connu par moi-même, ou que je n'aie appris de gens qui ſe piquoient de la même fidélité. Je ne prétens pas y avoir dit toutes les vérités que je ſçais ; car toutes ne ſont pas bonnes à dire : mais on peut au moins s'aſſurer que ſi j'y trompe quelqu'un, je le trompe de bonne foi, ayant moi-même été trompé le premier. On y pourra trouver en certains endroits quelques obſcurités ſur des choſes qui me regar-

dent. J'aurois bien pû les éclaircir ſi j'avois voulu ; mais par de bonnes conſidérations , j'ai cru avoir des raiſons pour ne le pas faire.

Il m'eſt arrivé deux ou trois fois d'uſer du mot de *ſien* & de *ſienne*, en une maniere que je ſçais bien n'être plus guères en uſage. Qu'on ne croye donc pas que cela me ſoit échappé faute de connoiſſance ou par mégarde, je l'ai fait à deſſein, parce qu'il me ſemble qu'on pourroit encore fort bien ſe ſervir

de ces expreſſions en des rencontres ſemblables à celles dans leſquelles je les ai employées ; & je crois même qu'il y en a d'autres où il ſeroit comme néceſſaire de le faire.





MEMOIRES

DE Mr L'A*** A***

PREMIERE PARTIE.

IL EST inutile que je dise de qui je tiens ma naissance ; ceux qui liront ces Mémoires , & qui m'auront connu , le sçauront assez ; & il importe peu aux autres de le sçavoir. Je puis dire pourtant que mon pere a eu une assez belle

réputation dans le monde pour être regardé comme un homme extraordinaire. Il étoit né avec d'excellentes inclinations, & bien lui en prit ; car étant fort ardent en toutes choses, si ses passions s'étoient tournées au mal, il n'y auroit peut-être point eu d'homme qui s'y fût plus abandonné que lui. Son naturel le portoit à aimer; & l'Amour nous étant si particulierement recommandé dans la Loi nouvelle, il se laissoit aller agréablement à une passion qui n'avoit rien en lui de ce feu impur qui nous la doit faire craindre. Il aimoit extrêmement ses amis; mais on peut dire que les nouvelles amitiés avoient toujours en

lui quelque préférence ſur les anciennes. Il eſt aiſé de juger par-là que ſes enfans n'étoient pas ce qu'il aimoit le plus ; & je crois qu'on en ſera convaincu par la ſuite de ces Mémoires. La plus grande obligation que je lui aye eue a été celle de l'éducation. Il étoit extrêmement ami de feu M. l'Abbé de S. Cyran, dont le nom & les Ouvrages ſont aſſez célèbres pour que je n'aye pas beſoin de m'étendre ſur le mérite de ce grand homme. Comme nous commencions à croître mon frere & moi, & que nous étions en cet âge où il eſt ſi important à des enfans d'avoir un ſage précepteur pour régler leur eſprit &

leurs mœurs : mon pere pria M. de S. Cyran de lui en donner un ; & lui, par un effet auſſi rare de ſon amitié pour mon pere, qu'il étoit avantageux pour nous, lui donna ſon propre neveu, M. de Barcos, qui a ſuccédé depuis à ſon oncle dans ſon Abbaye de S. Cyran, & encore plus à ſa vertu & à ſon mérite. Si nous avons valu quelque choſe, nous pouvons dire que nous le devons à ſa grande application & à ſa ſage conduite. Elle étoit bien néceſſaire pour tempérer un peu l'humeur ardente de mon pere, qui pour vouloir nous rendre trop ſçavans, en nous tenant continuellement attachés à l'étude,

nous en auroit bien pû rebuter. Quelques années après M. de Barcos se retira, & on nous mit au Collége de Lizieux. Mon frere y eut la petite vérole; & d'abord notre maître en fut si allarmé, sans sçavoir encore ce que c'étoit, qu'il nous fit déloger à neuf heures du soir tout ce que nous étions de Pensionnaires. Je me retirai chez mon pere. Mon frere guérit; & il y avoit déja plus de quinze jours qu'il sortoit, quand il crut qu'il n'y avoit plus de danger de me venir voir. Il y vint donc, & dès le soir même je ne manquai point d'être pris, tant la force du sang est grande pour communiquer cette maladie. J'en fus extrê-

mement malade. Durant le cours de ma maladie ma mere ne me vit point, parce que mon pere le lui avoit défendu. Mais je reçus tant de marques d'amitié de sa part, qu'elles ne pouvoient partir que d une tendresse aussi grande que celle qu'elle a toujours eue pour moi. Elle la fit bien paroître par la surprise & l'affliction qu'elle témoigna la premiere fois qu'elle me vit après que je fus guéri : elle me trouva extrêmement changé de ce que j'étois auparavant ; & assurément la perte que j'y avois faite lui fut beaucoup plus sensible qu'à moi. Je ne dirai plus rien de ce qui se passa durant le tems que nous fûmes au Collége : je me

contenterai ſeulement de rapporter un accident aſſez fâcheux qui penſa arriver à mon frere, & dont je fus aſſez heureux pour le ſauver. Nous étions venus paſſer les vacances à Pomponne; & comme le mois de Septembre fut fort chaud cette année-là, nous nous dérobions ſouvent pour nous baigner où nous pouvions. Un jour nous fûmes aſſez hardis mon frere, un autre écolier & moi, pour nous aller baigner dans la rivière de Marne, entre des iſles où nous ne pouvions être vûs; & comme cette rivière eſt fort dangereuſe, & que nous ne ſçavions point nager, il arriva que mon frere voulant aller un peu plus haut que nous,

tomba malheureufement dans une foffe. Nous le perdîmes tout d'un coup de vûe ; il perdit lui-même l'ufage des fens & de la raifon. Je m'avançai pour le fecourir, & je le tirai heureufement du courant qui commençoit à l'emporter. Quelques années auparavant je l'avois tiré d'un péril prefque pareil : il étoit tombé, la tête la premiere, dans le baffin de la fontaine de Pomponne, & le fond en étant fort gliffant, il ne pouvoit fe relever. Dieu le préferva de ces périls pour le réferver à une meilleure fortune. Je ne puis bien dire fi ce fut en cette même année que le grand M. de Rohan paffant par Pomponne, s'y arrêta pour voir

mon pere; mais je me souviens bien que nous étant rencontrés mon frere & moi au passage d'une allée où ils se promenoient, mon pere nous appella pour le saluer, & que nous ayant vûs assez poudreux & mal propres, parce que nous venions de la chasse, il lui en fit des excuses; sur quoi ce grand homme lui répondit agréablement par ce vers d'Horace : *Non indecoro pulvere sordidos*; vers que je n'aurois jamais si bien retenu de toutes les leçons qu'on m'avoit faites.

En l'année 1634 le Gouvernement de Philisbourg fut donné à M. Arnauld, Mestre de camp général des Carabins de France. Il 1634

étoit cousin germain de mon pere;
1634 mais encore beaucoup plus uni à lui par l'amitié que par le sang. Dès qu'il se vit en ce poste; il pensa à lui offrir de l'emploi pour moi. Mon pere avoit eu jusques-là des pensées bien différentes sur mon sujet. Car comme il étoit dans une dévotion fort solide, (quoiqu'il ne fût point de ces dévôts de profession, tels que ceux que nous voyons aujourd'hui sembler faire une cabale,) il m'avoit destiné à l'Eglise, croyant peut-être par-là faire un sacrifice agréable à Dieu, en lui donnant son premier né, comme il étoit ordonné dans l'ancienne Loi. Le respect que j'avois pour lui, & que j'ai eu toute ma

vie, même au préjudice de mes intérêts, me faiſoit conſentir ſans réſiſtance à ce qu'il ſouhaitoit de moi. J'aurois pourtant bien plus volontiers ſuivi les ſentimens de ma mere à qui cette deſtination ne plaiſoit pas. Je ne ſçaurois dire par quel motif il changea d'avis; mais enfin quand M. Arnauld lui eut fait la propoſition dont je viens de parler, cédant aux déſirs de ma mere, il me donna le choix de la profeſſion que je voudrois ſuivre. Il étoit en ce tems-là en Allemagne Intendant de l'Armée du Roi, commandée par M. le Maréchal de Brezé, ſon ami intime; & c'étoit, je crois, en ſa conſidération que l'année précé-

1634

dente M. le Cardinal de Riche-
1634 lieu l'avoit envoyé chercher à Pomponne pour lui donner cet Emploi, lorſqu'il ne penſoit plus qu'à jouir du repos où on l'avoit laiſſé depuis pluſieurs années. Il eut même de la peine à quitter ce repos ; il fallut lui alléguer les raiſons les plus fortes & lui repréſenter ce qu'il devoit à ſa famille, pour vaincre la répugnance qu'il avoit à accepter cet Emploi. Auſſi peut-on dire que jamais homme ne mena une vie plus douce & plus heureuſe que la ſienne. Il avoit dans ſa parenté aſſez d'honnêtes gens qui ſe raſſembloient d'ordinaire chez lui, pour n'avoir pas beſoin d'aller

chercher ailleurs une Compagnie
plus agréable. Il s'y mêloit beau- 1634
coup de ses amis, tous gens d'esprit & de bon commerce : & sur-tout l'Hôtel de Rembouillet (qu'il suffit de nommer pour désigner tout ce qu'il y avoit alors en France de plus spirituel & de plus galant, & où il étoit fort aimé,) lui fournissoit des plaisirs si purs, qu'il eut été fort difficile d'en trouver de plus grands, en quelque condition qu'il eût pû être. Ce n'étoit tous les jours que jeux d'esprit & parties galantes ; & je crois, à propos de cela, pouvoir en rapporter une qui lui donna d'abord un peu de chagrin, mais qui finit en plaisante-

rie. Un jour que nous étions à
1634 Pomponne, Madame la Marquiſe
de Rembouillet, avec une troupe
choiſie, réſolut de l'y venir ſur-
prendre : M. Godeau en étoit ; il
ne penſoit point en ce tems-là à
devenir Prince de l'Egliſe, com-
me il le fut quelques années après,
ayant été fait Evêque de Grace &
puis de Vence. Ceux qui l'ont con-
nu ſçavent qu'il étoit fort petit ;
& à l'Hôtel de Rembouillet on
l'appelloit pour cette raiſon le nain
de la Princeſſe Julie. Ils partirent
de Paris en deux carroſſes, & ſur les
cinq heures du ſoir, deux ou trois
Cavaliers viennent à Pomponne,
comme s'ils euſſent été des Ma-
réchaux des Logis d'une Compa-

gnie de Cavalerie, & demandent à faire le logement. Auſſi-tôt on court au Château en avertir M. d'Andilly, qui n'étant pas accoutumé à recevoir de ces ſortes d'hôtes, vient fort échauffé trouver ces Meſſieurs, les interroge de leur ordre, s'étonne qu'on lui ait voulu cauſer ce déplaiſir, & les prie de ne rien faire qu'il n'ait parlé à leurs Officiers. Pendant qu'il raiſonne avec eux, on entend ſonner la trompette : il s'avance croyant que ce fût la Compagnie; mais il fut étrangement ſurpris de voir le Nain de la Princeſſe Julie, lequel armé à l'antique, & monté ſur un grand courſier, ſans lui donner le loiſir de le recon- 1634

noître, pouſſe ſur lui à toute bri-
1634 de, & lui rompt au milieu de l'eſtomac une lance de paille qu'il avoit miſe en arrêt, lui jettant en même tems un cartel de défi en vers fort galans. Il ne fut pas long-tems à revenir de l'étonnement où cette ſurpriſe l'avoit jetté; car les deux carroſſes parurent auſſi-tôt, & les éclats de rire lui firent perdre ſa mauvaiſe humeur. Il reçut cette agréable Compagnie de meilleur cœur qu'il n'auroit fait l'autre; mais ce ne fut pas ſans avoir puni par quelques ſoufflets ce petit Nain audacieux de ſa téméraire entrepriſe.

Pour revenir à ce qui me regarde, ma mere ayant reçu de mon pere

pere la commiſſion de me parler, me fit appeller dans ſon cabinet 1634
& me dit à peu-près ces paroles: « Mon fils, vous ſçavez les pen- » ſées que votre pere a toujours » eues ſur vous, & qu'il ne déſeſ- » péreroit pas de vous obtenir » quelque Abbaye; vous n'ignorez » pas peut-être auſſi les miennes: » je n'ai oſé les faire paroître tant » que j'ai cru votre pere arrêté en » ſa premiere réſolution, & que » je ne vous y ai point vû réſiſter; » mais aujourd'hui qu'il vous laiſſe » le choix de la profeſſion que » vous voudrez embraſſer; c'eſt à » vous à voir ce que vous avez à » faire. M. Arnauld vous offre » une Compagnie dans Philis-

» bourg ; il est assez de nos amis
1634 » pour croire qu'il fera pour vous
» tout ce que nous pourrons sou-
» haiter. » Ce discours auquel je ne m'étois point attendu, me surprit un peu, mais je ne fus pas long-tems à délibérer. Je commençai dès ce moment à goûter le plaisir de la liberté dont j'avois été comme privé jusqu'alors. Ainsi je lui répondis d'un air gai, que » puisque le consentement de » mon pere me déchargeoit » d'une obéissance que je ne lui » aurois pas rendue sans beaucoup » de peine, j'avois une extrême » joie de pouvoir faire quelque » chose qui pût plaire à la meil- » leure mere du monde, en sui-

» vant aussi mon inclination » Elle fut très-satisfaite de ma réponse. 1634
Dès-là on ne pensa plus qu'à me faire quitter le collége & à me mettre à l'Académie, pour m'envoyer au printems à Philisbourg. Nous achevâmes le mois de Septembre à Pomponne. Mais ce ne fut pas sans douleur qu'étant de retour à Paris, il fallut me résoudre à être séparé de mon frere. Nous avions toujours été élevés ensemble ; & comme je n'avois que deux ans plus que lui, nous avions presque toujours été capables des mêmes exercices & des mêmes divertissemens ; ce qui avoit fait une union entre nous, telle qu'elle devroit toujours être

entre des freres, quoiqu'on l'y voie
1634 assez rarement : je puis dire que de mon côté je n'ai point manqué à l'amitié que j'avois pour lui. On verra dans la suite les marques que je lui en ai données, & s'il y a répondu comme il devoit.

J'entrai à l'Académie chez M. de Benjamin. Il étoit ami particulier de mon pere ; & comme je n'y devois être que six mois, il s'appliqua avec toute l'affection possible à me faire si bien employer ce tems, que je n'en sçusse pas moins en sortant de chez lui que ceux qui y passoient des années entieres.

1635 Il arriva pendant cet hyver

bien du changement en tous mes projets. Philisbourg fut pris ſur M. Arnauld par les troupes de l'Empereur ; & lui, avec tout ce qui échapa de la garniſon , fut emmené priſonnier dans diverſes villes d'Allemagne. Comme la vertu eſt ordinairement en butte à l'envie , & qu'on peut dire de M. Arnauld , qu'il n'y avoit guères d'homme en France qui eût plus de mérite que lui, ſoit pour l'eſprit , ſoit pour le cœur, & une plus parfaite connoiſſance de la guerre ; il ne manqua pas de gens en ce tems-là qui voulurent blâmer ſa conduite , en l'accuſant de nous avoir fait perdre par ſa négligence une ſi im-

1635.

portante Place. Il eſt certain tou-
1635 tefois qu'il n'oublia rien pour la conſerver. Il donna au Maréchal de La Force, qui commandoit alors l'Armée du Roi, divers avis du mauvais état de la garniſon, que la peſte avoit extrêmement diminuée, afin qu'il lui envoyât quelque renfort. Il ſe trouva que cet hyver fut un des plus rudes qu'on eût éprouvé depuis très-long tems en Allemagne, enſorte qu'on paſſa deux fois le Rhin ſur la glace. Il n'y avoit à Philisbourg que des fortifications de terre, avec un fort-grand-talut où l'on pouvoit monter aiſément. Toute ſa force étoit en ſon foſſé plein d'eau, d'une

fort grande largeur, mais qui se
trouvoit alors à sec par la force 1635.
de la gelée, quelque soin qu'on eût de casser la glace de trois heures en trois heures. Ainsi il ne fut pas difficile aux ennemis, bien avertis de toutes ces choses, de former leur entreprise, & de l'exécuter. Ils trouverent la garnison sous les armes, mais trop foible pour pouvoir soutenir un assaut général. Toute la conduite & toute la valeur du Gouverneur ne put lui servir qu'à se bien défendre, & à vendre chérement sa liberté, après que presque toute sa garnison eut été passée au fil de l'épée. Il n'ignora pas dans sa prison les bruits qui couroient de lui à la

1635 Cour, & il ne penſa plus dès-lors qu'à trouver les moyens de ſe ſauver pour les venir détruire par ſa préſence. Ce fut dans cette vûe qu'il refuſa d'être priſonnier ſur ſa parole. L'entrepriſe n'étoit pas aiſée, étant gardé par des ſoldats qui l'accompagnoient le ſoir quand on le menoit prendre l'air, & qui couchoient dans ſon logis, à la porte de ſa chambre. Il ne laiſſa pas néanmoins d'y réuſſir. Il obſerva la hauteur de ſa fenêtre qui regardoit dans le foſſé de la ville où il étoit *, & il ne douta point que s'il y pouvoit deſcendre, il ne pût ſe remettre en liberté. Il avoit fait pratiquer quelques Cavaliers François qui

* *Eſlinghin.*

étoient au service de l'Empereur,
sous l'espérance de leur donner 1635
de l'emploi dans son Régiment
de Carabins ; & il leur tint en
effet parole lorsqu'il fut de retour
en France. La difficulté étoit
donc d'avoir des cordes pour descendre
dans le fossé de la ville,
qui pour être bien avant en Allemagne
& hors d'insulte, n'étoit
point gardée régulierement. Pour
cela il s'avisa toutes les fois qu'on
le menoit promener, de faire jouer
ses gardes à divers jeux, sous prétexte
de se divertir : & comme il
leur donnoit pour boire, & qu'ils
s'y divertissoient eux-mêmes, ils
étoient les premiers à le proposer.
Parmi ces jeux il y en avoit un

qu'ils appelloient de *sangler l'âne*.
1635 Celui-ci lui parut bien propre à son dessein ; car, comme il falloit une brasse de corde pour lier un de ceux qui y jouoient, il jettoit une piéce d'argent au premier venu pour en aller acheter, & ne se faisoit point rendre son reste. Si peu de corde ne pouvoit donner aucun soupçon, & n'étoit propre à aucun usage ; ainsi on la jettoit d'ordinaire quand le jeu étoit fini : mais quelqu'un de ceux qui étoient à lui avoit soin de la ramasser sans faire semblant de rien, & en badinant. Quand il s'en vit assez pour son dessein, il donna jour à ces Cavaliers dont j'ai parlé, & se sauva heureuse-

ment avec eux. Il eſt aiſé de croire qu'ils firent diligence. Ainſi 1635
ce fut M. Arnauld le premier qui nous en apprit la nouvelle. Il vint deſcendre à Paris chez mon pere qui étoit encore Intendant de l'Armée en Allemagne. Il y trouva ma mere & M. l'Abbé de S. Nicolas, mon oncle. S'ils furent ſurpris de ſa venue, ils le furent encore plus de ſa réſolution, qui fut de ſe mettre à la Baſtille, & de demander qu'on examinât ſon affaire. Il y fut quelques mois, après leſquels il en ſortit bien juſtifié. Il ne ſera peut-être pas hors de propos de rapporter ici une choſe que je lui ai ouï dire cent fois, pour détruire l'opinion

1635 de quelques gens qui, sans l'avoir jamais éprouvé, traitent de bagatelles d'être en prison. Il n'y en pouvoit avoir assurément une plus douce que celle de M. Arnauld. Il s'y étoit mis volontairement; son innocence lui ôtoit toute crainte : il y avoit pour compagnons des plus honnêtes gens de France, tels que les Maréchaux de Bassompierre & de Vitry; le Comte de Cramail, l'Abbé de Foix, & tant d'autres illustres malheureux, que la dureté du Ministère, plutôt que de véritables crimes, avoit condamnés à ce châtiment. Il y jouissoit de toute la liberté qu'on y peut avoir, & étoit entre les mains de M. du

Tremblai, Gouverneur de la
Baſtille, ſon ami particulier, & 1635
en quelque façon ſon allié. Cependant toutes les fois qu'après être rentré le ſoir dans ſa chambre il entendoit fermer les verrouils ſur lui, il avouoit de bonne foi qu'il lui prenoit une inquiétude dont il ne pouvoit être le maître, & qui l'empêchoit de dormir toute la nuit.

Après cette digreſſion que je n'ai pû m'empêcher de faire pour la juſtification d'un homme d'honneur auquel j'avois mille obligations, je dirai que tout ce changement arrivé en ſa fortune changea auſſi le plan de la mienne. Au lieu que je devois être Capi-

taine dans Philisbourg, il fallut
1635 se résoudre à commencer comme les autres par porter le mousquet. J'entrai au régiment des Gardes, dans la Compagnie de M. de Rambures qui en étoit Mestre-de-Camp; & M. le Baron de Monrevert, son Lieutenant, m'y reçut, lui ayant été présenté par M. l'Abbé de S. Nicolas, mon oncle. Mais je ne dois pas oublier de dire auparavant qu'en sortant de l'Académie, je reçus de M. de Benjamin des témoignages d'une amitié vraiement paternelle, & des avis pour ma conduite, dont je lui serai éternellement obligé. C'étoit un homme extraordinaire dans sa profession, &

quoiqu'il fût fort exact à faire faire 1635
tous les exercices, on peut dire que c'étoit la moindre chose qu'on apprît chez lui. Il s'appliquoit particulierement à régler les mœurs ; & jamais personne ne fut plus propre à former les jeunes gens à la vertu, soit en louant à propos ceux qui faisoient bien, soit en reprenant fortement les autres, & imprimant en tous un respect dont on ne pouvoit se défendre, tant il sçavoit tempérer sagement la bonté qui lui étoit naturelle, par une sévérité nécessaire.

Quelques jours avant que je sortisse de chez lui, M. de Cinq-Marcs y entra. A sa physionomie

qui ſembloit lui promettre toute
1635 la grandeur à laquelle il fut élevé quelque tems après, par ſa faveur, auprès du Roi, on n'auroit pas jugé qu'il dût un jour finir ſa vie par une mort auſſi funeſte que la ſienne.

Monſieur le Duc d'Enguien, qui ſous un nom ſi glorieux, & enſuite ſous celui de Prince de Condé, s'eſt acquis la réputation du plus grand Capitaine du ſiécle, entra auſſi quelques jours après chez M. de Benjamin; & c'eſt, je crois, la plus forte preuve qu'on puiſſe donner de l'eſtime dans laquelle étoit cet excellent Maître, qu'on l'ait jugé digne de former un ſi grand diſciple. Telle

fut

fut la gloire du ſage Chiron, 1635
quand on lui confia la conduite du jeune Achille.

Je ne fus pas long-tems dans la Compagnie de M. de Rambures, où je m'ennuyois aſſez de n'avoir autre choſe à faire que d'aller en garde à Fontainebleau, la Cour y étant pour lors. Mon pere qui étoit toujours en Allemagne où il y avoit douze Compagnies des Gardes, laiſſa à mon choix de demeurer dans celle où j'étois, ou de paſſer dans une de celles qui étoient à l'Armée. Je pris le dernier parti ſans balancer; & ainſi je m'acheminai à Metz où M. de Feuquieres qui en étoit Lieutenant de Roi, avoit Ma-

dame ſa femme, couſine germai-
1635 ne de mon pere, & ſœur de M. Arnauld dont j'ai parlé. Outre une famille aſſez nombreuſe qu'elle avoit, elle tenoit encore auprès d'elle deux de ſes niéces dont l'une étoit d'un eſprit vif & agréable qui lui acquéroit bien des ſerviteurs. Je ne la connoiſſois point encore, mais j'avois vû quelquefois ſa ſœur, qui n'étoit ſortie de Paris que depuis quelques mois. En arrivant à Metz, je fus à la meſſe en l'Egliſe de S. Arnoul où ces deux ſœurs ſe rencontrerent par hazard. Je ne les connus point, parce qu'elles avoient leurs coëffes à demi-baiſſées; mais il me

ſembloit bien qu'elles ſe parloient bas en me regardant. En effet, comme elles me le dirent après, la plus jeune diſoit à ſa ſœur : « Si je ſçavois que mon couſin » d'Andilly dût venir ici, je croi- » rois que ce le feroit-là ; mais il » n'y a point d'apparence, car nous » en ſçaurions quelque choſe. » Je les laiſſai dans leur erreur ; mais je les en retirai bientôt, ayant été preſqu'auſſi-tôt qu'elles chez Madame de Feuquieres, qui me reçut comme elle auroit pu faire un de ſes enfans ; & comme je le pouvois attendre de l'étroite union qui a toujours été entre nos familles. Ce fut alors que Meſdemoiſelles de Pré, ſes nié- 1635

ces m'apprirent la diſtraction que
1635 je leur avois cauſée à l'Egliſe. Nous eûmes bientôt fait connoiſſance, & je me trouvai auſſi ſenſible que beaucoup d'autres au mérite de l'aînée. Elle avoit inſtitué un Ordre de Chevalerie qu'elle avoit nommé l'*Ordre des Egyptiens*, parce qu'on n'y pouvoit être admis qu'on n'eût fait quelque larcin galant. Elle s'en étoit fait la Reine, ſous le nom d'Epicharis ; & tous ſes Chevaliers portoient avec un ruban gris-de-lin & verd une griffe d'or avec ces mots : *Rien ne m'échape.* Beaucoup d'Officiers de l'Armée & du Parlement qui étoit à Metz, avoient été enrô-

lés dans cet Ordre qui étoit alors fort à la mode ; car il falloit avoir quelque esprit pour y être admis, puisqu'on ne le pouvoit être qu'en présentant une Requête en vers à la Reine Epicharis. Et je me souviens à propos de cela d'un fort honnête homme, M. de Vivans, qui étoit Chambellan de feu M. le Duc d'Orléans & Capitaine de Cavalerie, lequel voulant être aussi de cet Ordre, & n'ayant pu obtenir de dispense de la Requête en vers, comme il n'étoit pas né Poëte, quoique Gascon, fit enfin celle-ci qui donna plus de plaisir qu'une meilleure. 1635.

Princesse, recevez Vivans ;
Tout le monde vous y condamne,

1635 Je reconnois qu'il a deſſein
De vous ſervir, ou Dieu me damne.

Il ne faut pas demander ſi je voulus auſſi être admis au nombre des Chevaliers d'Epicharis. J'étois jeune & de bonne humeur, & je faiſois des vers paſſablement. C'étoit aſſez la mode en ce tems-là ; & je veux raconter une aventure qui étoit arrivée peu auparavant, pour apprendre à quelques gens qui ſe piquent d'eſprit, à ne ſe point parer de celui des autres. On avoit fait des vers ſur toutes les Dames de Metz qui étoient aſſurément fort jolies : mais comme l'Auteur n'étoit pas ami de toutes, il y en avoit quelques-unes d'aſſez

maltraitées. On eut beau chercher & deviner qui il étoit, il se tint toujours fort caché. Quelquefois on en faisoit la guerre à Mercure, qui étoit un de ces hommes qui se piquent de bel esprit ; & parce que ces vers étoient beaux, il s'en défendoit d'une telle manière, que sans que le véritable Auteur le pût accuser de se les approprier, il n'étoit pas fâché de donner lieu à croire qu'il les avoit faits. Mais cette sotte vanité reçut une punition assez rude, par quelques coups de bâton que lui fit donner, à ce qu'on crut, un Gentilhomme dont la sœur n'y avoit pas été traitée favorablement.

1635

1635 Je fus quelques jours à Metz en attendant un convoi pour paſſer à l'Armée. Enfin M. le Prince de Deux-Ponts devant y aller, je fus averti par M. de Bonica, Gentilhomme Allemand, fort honnête homme, auquel mon pere m'avoit recommandé, comme à un de ſes amis particuliers, de me tenir prêt pour partir la nuit avec ce Prince qu'il accompagnoit auſſi. Je fis mes adieux ſi longs chez Madame de Feuquieres, que je ne me couchai point juſqu'à la pointe du jour que nous partîmes. Et cela me penſa cauſer un grand accident dont je fus quitte à bon marché; car comme j'étois acca-

blé de ſommeil, mon cheval me porta ſi près de quelques chevaux 1635
de main du Prince de Deux-Ponts, qu'il s'en fallut fort peu que l'un d'eux ne me caſſât la jambe d'un coup de pied, dont je ne fus pourtant qu'un peu meurtri.

Nous arrivâmes à Deux-Ponts d'où notre Armée avoit quelques jours auparavant fait lever le ſiége aux ennemis ; nous y demeurâmes onze jours avant que de pouvoir paſſer à l'Armée : & quoique je fuſſe logé dans le château du Duc, qui étoit demeuré à Metz, & fort bien traité du Prince ſon fils qui voulut que je mangeaſſe toujours à ſa table, je puis dire que je ne me ſuis

1635 jamais tant ennuyé, étant parmi des gens dont je n'entendois point la langue, & ne pouvant encore m'accommoder de leurs longs & ennuyeux repas. Dès que je me pouvois dérober, je me retirois dans ma chambre, bien heureux d'avoir quelques livres pour me ſervir de compagnie. Le Château eſt beau, la ville petite & aſſez jolie; mais elle étoit alors fort délabrée & en fort mauvais état, par l'attaque qu'elle venoit de ſoutenir. Enfin Dieu nous fit la grace d'en partir, & nous arrivâmes quelques journées après à Binghen ſur le Rhin.

On voit dans une iſle de cette rivière, preſque vis-à-vis de

Binghen une tour qu'on appelle la Tour aux rats. La tradition du pays eſt qu'elle y fut bâtie par un Evêque de Mayence, pour s'y ſauver des rats qui le perſécutoient par une punition de Dieu: punition qu'il ne put cependant éviter, y ayant été pourſuivi & mangé par ces cruels exécuteurs de la vengeance divine. 1635

Le lendemain je paſſai le Rhin à Mayence, & me rendis auprès de mon pere qui avoit ſon logement dans un village auprès duquel toute l'Armée étoit campée. Elle étoit commandée par M. le Cardinal de la Valette: M. le Comte de Guiche, aujourd'hui M. le Maréchal de Gramont,

1635 & le grand M. de Turenne y faisoient pour la premiere fois la fonction de Maréchaux de Camp. M. le Duc Bernard de Weymar avoit son Corps séparé ; M. de Feuquieres étoit son Lieutenant général.

On avoit de grands desseins en Allemagne , on attendoit la jonction de quelques Alliés , ce qui nous fit demeurer assez longtems dans nos mêmes postes. Cependant mon pere me fit entrer dans la Compagnie de M. de Vesnes , Capitaine au Régiment des Gardes qui étoit fort son ami. Dans cette Compagnie il n'y avoit de Cadets que le Marquis de Birague & moi. Il ne se passa

rien de considérable pendant ce tems qu'une entreprise que firent 1635 les ennemis pour brûler notre pont ; mais elle fut rendue inutile, principalement par les soins de M. de Feuquieres. Un de nos Partis de cavalerie fit aussi une course jusqu'aux portes de Francfort. Tout ce qu'il y avoit de Volontaires à l'Armée voulurent en être : & M. de Thou, Maître des Requêtes, qui étoit venu voir M. le Cardinal de la Valette, se piquant de bravoure comme les autres, y attrapa un coup de mousquet dont il eut le bras cassé : & pour récompense, au lieu de le plaindre, on disoit : Qu'alloit-il faire là ? Belle leçon

1635 pour avertir que chacun faſſe ſon métier, ſans vouloir faire celui des autres. C'étoit un homme d'un grand mérite & d'une probité à toute épreuve. Il en rendit quelques années après un illuſtre & malheureux témoignage, ayant mieux aimé hazarder ſa vie, que de manquer de fidélité à ſes amis ; & l'ayant perdue en effet, ſans être coupable d'autre crime que d'avoir ſçu leurs mauvais deſſeins, & de ne les avoir pas révélés.

Après un aſſez long ſéjour dans ce Camp près de Mayence, M. de la Boderie, couſin germain de ma mere, qui étoit réſident auprès de M. le Landgrave

de Heſſe-Caſſel, & Colonel d'un Régiment de Cavalerie dans ſes troupes, vint trouver de la part de ce Prince M. le Cardinal de la Valette, pour lui repréſenter les raiſons qui l'empêchoient de le pouvoir joindre. Cette nouvelle déconcerta tous nos deſſeins; & comme on étoit bien averti de la marche des ennemis, qui s'avançoient avec des forces beaucoup ſupérieures aux nôtres; on ne ſongea plus qu'à ſe retirer & à ramener l'armée du Roi en Lorraine, pour défendre notre frontiere de cette inondation d'Allemands dont elle étoit menacée. C'eſt ici que ſe fit, cette célebre & glorieuſe retraite

1635

de Mayence, qu'on peut dire
1635 ſans flatterie ne le céder en rien aux plus illuſtres de celles qui ſont marquées dans l'Antiquité, puiſque pendant onze jours & onze nuits qu'elle dura, quoique plus foibles de moitié que les ennemis que nous avions toujours en queue, & ſouvent en tête, non-ſeulement nous ne fûmes jamais battus, mais nous les battîmes toutes les fois qu'ils voulurent s'oppoſer à notre paſſage. La gloire en fut dûe principalement au grand Duc de Weymar, & à M. de Feuquieres; car, à moins d'avoir eu d'auſſi bons guides qu'ils étoient, il eût été difficile d'éviter les paſſages que nous fermoient

fermoient continuellement les ennemis, & encore plus difficile de les forcer. Les Allemands n'étoient pas les ſeuls ennemis que nous euſſions à combattre ; les pluyes & le manquement de pain nous faiſoient une plus cruelle guerre; & c'eſt une eſpèce de miracle que l'on ait pû réſiſter à tant de miſères. Je me ſouviens qu'au deuxième jour de notre marche, après cette rude journée qui nous obligea d'abandonner dans les bois quelques piéces de canon qu'on ne pouvoit plus traîner, tant les chemins étoient devenus mauvais, l'armée ayant fait une petite halte auprès de Chreutzenach, M. de Feuquieres vint dans ſon 1635

1634 carroſſe voir mon pere qui y étoit malade; & après avoir fort raiſonné enſemble ſur la conjonćture préſente des affaires, qu'ils jugeoient aux plus mauvais termes où elles puſſent être ; ils ſe dirent adieu avec fermeté & avec courage, comme deux hommes qui ne devoient peut-être jamais ſe revoir. Je pris auſſi congé de mon pere dans cette penſée, en me rendant à la Compagnie où mon devoir m'appelloit. Il courut un fort grand hazard quelques jours après : ſon carroſſe s'étant trouvé accroché dans un chemin étroit ſur le bord d'un précipice, arrêtoit tous les bagages qui le ſuivoient. Quelques

Allemands craignant pour les leurs, crierent qu'il falloit jetter le carroſſe dans le bas, & ils l'auroient peut-être exécuté ſi le cocher dans ce moment, ſe ſervant adroitement de ſon cric, ne ſe fût tiré de cette mauvaiſe affaire. M. de Baradat qui avoit été peu auparavant favori du Roi, ſe trouva auſſi malade pendant la retraite. C'étoit un homme qui avoit d'excellentes qualités, & qu'on peut dire que la diſgrace avoit achevé de perfectionner, l'ayant rendu civil & honnête, d'orgueilleux & peu careſſant qu'il étoit pendant ſa faveur. Lorſqu'il ſe vit diſgracié, il ne demeura point fainéant chez lui,

1634

comme beaucoup d'autres. Mais
1635 ayant levé un fort beau Régiment d'Infanterie, il fit gloire de le commander lui-même, & de faire voir au Roi, que tout malheureux qu'il étoit, rien ne le pouvoit empêcher de le servir avec une entière soumission; soumission dont il faisoit même profession jusques sur ses drapeaux, n'y ayant fait mettre que ces mots pour toute devise : *Fiat voluntas tua.* Nous battîmes le Général Colloredo qui nous avoit coupé le chemin, & lui prîmes quelques petites piéces de canon. Enfin, après des fatigues incroyables, nous arrivâmes à Vaudrevanges où nous

commençâmes à respirer. Nous ne nous y arrêtâmes pourtant 1635 qu'un jour ; & nous n'eussions pas encore été au bout de nos peines, sans la valeur du Gouverneur, M. de Netz, qui dans cette méchante place, & avec une assez foible garnison, arrêta toute l'armée ennemie. On peut dire qu'il rendit un très-grand service, en donnant le tems à nos troupes harassées de se mettre à couvert sous les murs de Metz. Sa Place fut emportée d'assaut : il fut fait prisonnier ; & ce qu'il y a de plus étrange, il mourut de misère dans sa prison, sans que M. l'Evêque d'Orleans son frere, ni ceux qui gouvernoient à

1635 la Cour ſe miſſent en peine de le retirer.

Nous arrivâmes ainſi à Metz heureuſement, après avoir encore battu les ennemis au combat de Boulas, où Meſſieurs de Moüy & de Cuſac furent tués. Mais ceux qui avoient échapé aux ennemis n'échaperent pas aux maladies qui accablerent preſque tout le monde : M. de Feuquieres en penſa mourir. Mon pere qui avoit été malade pendant toute la retraite, ſe trouvant un peu ſoulagé par ce repos, ſans attendre ſon congé de la Cour, ne ſongea plus qu'à gagner Paris pour ſe remettre entiérement. Pour moi je ne fus

point malade, mais il m'arriva une chose assez plaisante le lendemain que je fus à Metz. Après avoir fort bien dîné; comme j'étois accablé de sommeil, je me mis au lit, & dis qu'on ne m'éveillât que pour le souper. Quand l'heure en fut venue, on me vit dans un si grand repos, qu'on eut eu conscience de le troubler. Je ne me réveillai que le lendemain à midi; & ayant demandé si on souperoit bientôt, je fus bien étonné de me voir prêt à dîner, après avoir ainsi dormi, près de vingt-quatre heures, sans m'éveiller. Mon pere s'en alla, comme j'ai dit, & je restai dans la Compagnie de Vesnes. 1635

1635 Galas étoit cependant entré en Lorraine avec une armée de quarante mille hommes ; & la nôtre s'étant un peu raffraîchie & fortifiée de nouvelles troupes & des arriere-bans de France, marcha vers Nancy pour s'y opposer. Il ne se passa rien de considérable, nonobstant le voisinage de tant de troupes ; & comme la saison commençoit à être avancée, on pensa de part & d'autre à prendre des quartiers de raffraîchissement.

Ce fut en ce tems-là que je reçus la premiere marque du peu d'amitié que mon pere avoit pour moi, ou du moins du peu de soin qu'il avoit de mon établisse-

ment & de ma fortune. L'Enſeigne de M. de Veſnes avoit vacqué par la mort de ſon Lieutenant. L'Enſeigne étant monté à la Lieutenance ; tout ce qu'il y avoit d'Officiers des Gardes à l'armée, me regarderent comme devant m'accommoder de cette Charge avec M. de Veſnes qui me la laiſſoit à dix mille livres ; & pluſieurs m'en parlerent, me témoignant même qu'ils le ſouhaitoient : ce qui fit que j'en écrivis à mon pere, eſpérant qu'il ne me refuſeroit point une choſe qui m'étoit ſi avantageuſe, & qui n'étoit point au-deſſus de ſes forces ; mais je fus étrangement ſurpris, quand je vis par ſa réponſe

1635

que je ne devois rien attendre
1635 de lui. Le chagrin que j'en eus, joint à toutes les fatigues de cette campagne, me donna tellement dans la tête, que je tombai malade à Château-Salins où notre Compagnie étoit. Je prévis bien d'abord que le mal seroit grand; ainsi je demandai congé à M. de Vesnes, pour m'aller faire traiter à Metz. J'y arrivai sur le point que M. & Madame de Feuquieres en devoient partir pour Paris, & M. Arnauld Conseiller au Parlement de Metz, avec eux. Il me reçut chez lui & me laissa sa maison. Je fus deux ou trois jours à traîner, & il eut l'honnêteté de vouloir demeurer à cause de moi;

mais comme il avoit déja pris 1635
toutes ses mesures pour son voyage, je le priai de ne le point rompre en ma considération. Il sembloit que je n'attendisses que d'être abandonné à moi-même pour tomber entiérement. Car dès qu'ils furent tous partis, mon mal augmenta de telle sorte que je fus enfin contraint de me mettre au lit pour n'en relever de long-tems après. Dieu qui m'a toujours fait plus de graces que je ne mérite, me fit alors celle de m'inspirer le dessein de me confesser, & il étoit tems; car aussi-tôt après que j'eus satisfait à ce devoir, ma fiévre redoublant avec une extrême furie, le trans-

port ſe fit au cerveau, & je de-
1635 meurai vingt-deux jours ſans connoiſſance. Ce ne fut pourtant pas mon plus grand mal, puiſque je ne le ſentois pas pour lors; mais quand la raiſon me fut revenue, & que je me trouvai aveugle, j'avoue que je ſentis une douleur que je n'entreprends point d'exprimer: il faut avoir paſſé par-là pour comprendre quel déſeſpoir c'eſt de ſe voir, dans la fleur de ſa jeuneſſe, condamné à paſſer ſa vie dans des ténèbres éternelles. Dieu eut enfin pitié de moi; & après m'avoir laiſſé quelque jours dans cet état déplorable, il me fit revoir la lumière. Ma vûe revint peu à peu, mais

très-foiblement, & elle s'eſt toujours reſſentie depuis de cette cruelle maladie. La jeuneſſe & le mauvais régime me redonnant bientôt plus de force que n'auroit pû faire un meilleur, je fus ſur pied en peu de tems. Comme je n'avois perſonne qui me gouvernât, je vécus à ma mode & ne refuſai rien à mon appétit qui étoit fort deſordonné, comme il arrive d'ordinaire après une grande maladie. Dès que je fus en état de monter à cheval, je pris le chemin de Paris, voyant encore à peine à me conduire. Mais étant arrivé chez mon pere, je trouvai tout le monde en garde pour empêcher que ma mere qui étoit

1635

en couche, ne fût ſurpriſe de
1635 ma venue. Elle m'avoit pleuré comme mort, avec toute la douleur d'une mere auſſi tendre qu'elle l'étoit pour moi. Dans l'état où elle étoit alors, un excès de joie n'étoit pas moins à craindre pour elle, que ne l'avoit été ſon affliction, laquelle l'avoit miſe en un grand péril. Il fallut donc prendre bien des détours pour la préparer à me recevoir. On lui dit un jour que j'étois en chemin ; un autre que j'arriverois dans deux jours : enfin que j'étois arrivé : & en vérité je m'apperçus bien que ce n'avoit pas été ſans ſujet qu'on avoit pris ces précautions. On a raiſon de dire

qu'il n'y a rien de comparable à la tendreſſe d'une bonne mere. 1635
Elle me reçut entre ſes bras avec des tranſports que je ne puis dire ; & je me vis preſque autant en hazard de ma vie par ſon amitié, que j'y avois été pendant la campagne, tant je fus près d'être étouffé par ſes embraſſemens continués. J'eus pourtant ſujet de m'étonner quelque tems après qu'elle entrât ſi aiſément dans les ſentimens de mon pere qui me gourmanda fort ſur la dépenſe que j'avois faite à Metz, un peu plus grande qu'il n'eût voulu; quoiqu'aſſurément un autre que lui n'y eût guères trouvé à redire. Ce n'étoit pas qu'il fût avare,

on pouvoit l'accuſer au contraire
1635 d'être libéral & même prodigue; mais par malheur pour ſes enfans, il ne l'étoit que pour lui-même & pour ſes nouvelles amitiés, qu'en un autre homme que lui on auroit pû nommer amours, avec aſſez de raiſon.

En cette année 1636 les Eſ-
1636 pagnols ayant formé une puiſſante armée ſur la frontiere de Picardie, M. Arnauld fut envoyé reconnoître l'état de nos Places qui pouvoient être attaquées. Il les trouva en aſſez bon état pour rompre les deſſeins des ennemis, ſi les Gouverneurs euſſent auſſi bien fait leur devoir qu'ils le firent mal. Le Marquis du Bec qui

qui l'étoit de la Capelle, homme
d'eſprit & de qualité, mais qui 1636
n'avoit jamais vû de guerre, y
reçut M. Arnauld agréablement,
lui fit faire le tour de la Place
en-dedans & en-dehors, lui en
fit remarquer le fort & le foible,
diſcourant avec tant de lumière
& de bon ſens de ce que pouvoient entreprendre les ennemis,
s'ils l'aſſiégeoient, & de ce qu'il
leur oppoſeroit pour ſa défenſe;
que Céſar lui-même, à ce que
diſoit M. Arnauld, n'auroit pas
pû en parler plus pertinemment.
Cependant cet homme ſi habile
& ſi brave dans ſon cabinet, perdit l'eſprit & le cœur à la vûe
des ennemis, & rendit ſa Place

1636 de la maniere qu'on a ſçû : tant il eſt rare que dans un métier ſi périlleux, la ſpéculation toute ſeule puiſſe former un bon Officier.

Notre Armée que commandoit M. le Comte ayant été enſuite forcée au paſſage de Bray ſur la Somme, les ennemis entrerent dans la Picardie, & y firent d'extrêmes ravages. L'allarme fut grande à Paris : tout ce qu'il y avoit de gens d'épée ſe rendirent auſſi-tôt à l'Armée. J'avois quitté le Régiment des Gardes ; & comme je n'avois point d'emploi, je fus ſervir en qualité de Volontaire auprès de M. Arnauld qui ſe trouva cette année avoir un

Commandement considérable par
sa chargê de Mestre-de-Camp 1636
général des Carabins ; car on en
mit sur pied plusieurs Compagnies nouvelles des levées qu'on
fit à Paris ; & je me souviens que
M. le Marquis de Paluau qui a
depuis été M. le Maréchal de
Clerambaut, fut obligé par M. le
Cardinal d'en prendre une, quoiqu'il fût déja Capitaine de Chevaux-legers en Italie, & qu'il ne
se trouvât à Paris que pour y
avoir apporté la nouvelle du combat du Tezin, où M. le Duc de
Savoye avec le Maréchal de
Crequi avoit battu les ennemis.
On ne connut jamais si bien les
ressources de la France & la force

du génie de M. le Cardinal de
1636 Richelieu qu'en cette occaſion. Il parut toujours intrépide dans Paris lorſqu'il ſembloit avoir tout à craindre dans la conſternation où étoit le peuple. On ne ſe croyoit pas en ſûreté dans cette Capitale du Royaume. On en fortifioit les avenues ; & M. de Feuquieres à peine revenu de ſa grande maladie, eut ordre de faire des retranchemens au Pont-Yblon. Force familles ſe retiroient du côté de la rivière de Loire, ne ſe trouvant pas aſſurées ſi elles ne mettoient pluſieurs rivières entre les ennemis & elles. Cependant ce torrent ſi impétueux paſſa, ſans avoir fait

d'autre mal que de s'emparer de quelques bicoques, brûler des villages, & prendre Corbie; encore ne prirent-ils cette Place que par la faute du Gouverneur qui se voulut rendre, quelque résistance qu'y pût apporter le brave Saint-Preuil qui y étoit entré dès le commencement du siége, ayant passé au travers de l'armée ennemie, & s'étant jetté à la nâge dans le fossé; ce qui le remit en grace à la Cour; car il y étoit mal auparavant pour quelque combat qu'il avoit fait. 1636

Les ennemis ne jouirent pas long-tems de leur conquête: l'armée du Roi fortifiée des nouvelles levées qui furent faites à

1636 Paris avec une diligence preſqu'incroyable, & commandée par M. le Duc d'Orléans, ayant marché à eux, ils ſe retirerent. Son Alteſſe Royale fit le ſiége de Roye qui ſe rendit en peu de jours. Je n'oublierai jamais la rodomontade d'un Eſpagnol qui nous fit aſſez rire : comme la garniſon ſortoit de la Place, nos ſoldats ayant vû ce miſérable qui n'étoit apparemment qu'un valet, grimpé ſur le haut d'une charrette de bagage, dans une poſture auſſi fière que s'il eût été ſur un char de triomphe, s'écriérent aſſez haut : Ah, voilà un Eſpagnol. Alors cet homme ſans s'étonner, avec un branlement

de tête, leur dit d'un ton grave 1636
& un peu mocqueur : *Señores, yo era ſolo*, comme voulant dire : S'il y en avoit eu beaucoup comme moi, vous ne ſeriez pas encore dans la Place.

Les deux Armées furent longtems aſſez proches ; & comme les Carabins avoient toujours le poſte avancé, nous ne dormions pas fort tranquillement. Jan-de-Vert, ce fameux enleveur de quartiers, vint une nuit pour forcer le nôtre ; mais il nous trouva faiſant ſi bonne garde, que ce fut à lui à ſe retirer. Cela penſa pourtant cauſer du déſordre entre M. Arnauld & M. le Colonel Gaſſion qui étoit venu depuis peu

au ſervice du Roi. Il étoit logé
1636 avec ſon Régiment dans notre même quartier ; & les ennemis ayant donné de ſon côté, lui enleverent quelques Cavaliers ; il en voulut jetter la faute ſur les Carabins qui n'avoient pas fait bonne garde. Les choſes allerent ſi avant que M. Arnauld le fit appeller par le Marquis de Paluau. Mais M. de Gaſſion ne trouva pas à propos de ſe battre, & ils furent enſuite accommodés.

La campagne ſe paſſa de cette ſorte juſqu'après la retraite des ennemis : & pour lors on forma le ſiége de Corbie. Mais je ne dois pas oublier le bonheur que j'eus cette année, d'acquérir un

illuſtre ami qui m'a toujours con- 1636
ſervé depuis l'honneur de ſon amitié (c'eſt M. Daurat, Conſeiller de la Grand'-Chambre, dont j'entends parler) & que ſes belles qualités, ſa fermeté & ſon éloquence ont rendu célèbre dans le Parlement. Il avoit eu quelque démêlé avec ſon pere qui étoit un homme de grande vertu, mais de ces gens auſtères & ſérieux qui ne peuvent rien pardonner à la jeuneſſe : & comme il n'oſoit alors ſe préſenter devant lui, il vint faire la campagne avec nous juſqu'à ce qu'il eût fait ſa paix.

Pendant le ſiége de Corbie qui ſe faiſoit avec aſſez de langueur, nos Compagnies de Ca-

1636 rabins étoient logées à Feuquieres à quatre lieues du Camp, où nous allions tous les huit ou dix jours relever la garde de Cavalerie. Ce peu d'occupation que nous avions, fit naître la penſée à M. Arnauld de nous dérober dans l'intervalle d'une de nos gardes, & d'aller faire une viſite à Madame la Marquiſe de Rambouillet, qui étoit alors à Rambonillet avec toute ſon illuſtre famille, & avec Madame & Meſdemoiſelles de Clermont ſes amies particulieres. Ces deux Demoiſelles ſont aujourd'hui Meſdames d'Avaucour & de Marſin. Nous partîmes trois jours avant la Touſſaint, M. Arnauld, un de mes oncles

qui étoit ſon Lieutenant, & moi. Un de ſes Capitaines de Carabins, 1636
nommé Montarbaut, qui avoit ſa maiſon dans la vallée de Montfort, le pria de lui permettre de l'accompagner juſques-là, par une impatience de mari, & peut-être d'un mari un peu jaloux. Cet homme nous divertit beaucoup pendant le voyage, par les contes qu'il nous faiſoit de ſa femme : c'étoit, à l'entendre parler, une merveille accomplie, qui ne lui demandoit, quand il étoit obligé de la quitter, que du papier & de l'encre pour lui écrire en proſe & en vers. Comme nous fûmes arrivés ſur des hauteurs d'où l'on découvre toute

la vallée de Montfort, il nous
1636 montra sa maison qui se remarquoit assez par une grande fumée dans les cheminées Oh! nous dit-il, on fait-là beau feu, vous verrez que nous y trouverons bonne compagnie. Si M..... Maître des Comptes y est, vous aurez du plaisir de le voir danser avec ma femme, car c'est une chose fort agréable; & en nous disant cela, on remarquoit sur son visage une certaine inquiétude qu'il avoit bien de la peine à dissimuler. Il nous obligea de coucher chez lui cette nuit-là. En y arrivant la Dame qui avoit été avertie vint au-devant de nous, menée par le Maître des Comp-

tes dont le mari nous avoit parlé.
Elle étoit dans un deshabillé de 1636
taffetas bleu, avec la gorge fort découverte malgré la ſaiſon. Parmi beaucoup de blanc & de rouge qui éclattoient ſur ſon viſage, nous cherchions la beauté dont on nous avoit donné une ſi grande idée. En ſaluant M. Arnauld & mon oncle, je remarquai quelque ſurpriſe en elle & en eux; & je compris par les ſignes qu'ils ſe firent, que ce n'étoit pas-là la premiere fois qu'ils s'étoient vûs. Pour moi, comme ce n'étoit pas de mon tems, je me contentai d'obſerver les choſes; & quand nous fûmes retirés, j'en appris toute l'hiſtoire. Le lendemain nos

hôtes firent ce qui leur fut possi-
1636 ble pour nous retenir ; mais comme nos jours étoient comptés, nous allâmes dîner à Rambouillet. Jamais visite ne fut plus surprenante que la nôtre, & visite ne fut aussi jamais mieux reçue. Le Marquis de Pizany ne pouvoit se lasser de s'écrier : « Il n'y » a que Messieurs Arnauld au » monde qui soient capables de » faire de ces tours-là pour leurs » amis. » Il est bon de sçavoir ce que c'étoit que le Marquis de Pizany : il étoit fils de Madame de Rambouillet, c'est assez dire pour faire croire qu'il avoit beaucoup d'esprit. Mais il avoit été mal partagé des graces du corps, étant

petit & laid, & d'une taille fort contrefaite. La peur qu'il avoit eue, que pour ces défauts on ne le voulût obliger à être d'Eglise, avoit fait qu'il n'avoit jamais voulu étudier, & il se piquoit d'ignorance, comme un autre feroit de sçavoir beaucoup. Cependant il avoit un tour plaisant dans l'esprit qui le rendoit fort agréable. Et selon l'ordinaire des bossus il étoit fort sur la raillerie, témoin ce qu'il dit un jour sur la Marquise de Sablé qui avoit toujours aimé la bonne chére, & qui s'étoit mise depuis peu dans la dévotion; qu'elle avoit beau faire, qu'elle ne chasseroit point le diable de chez elle, & qu'il s'étoit retranché dans

1636

la cuiſine. Comme nous n'avions
1636 que trois jours à être à Rambouillet, & qu'on les vouloit employer agréablement, on propoſa de jouer une comédie. Celle qui étoit alors le plus en vogue étoit la Sophonisbe de Mairet. On diſtribua les perſonnages; mais parce qu'il étoit difficile d'apprendre tous ces vers en ſi peu de tems, on multiplia les Acteurs; & c'étoit une choſe aſſez plaiſante de voir une Sophonisbe aux trois premiers actes, & une autre aux deux derniers. C'étoit Mademoiſelle de Rambouillet & Mademoiſelle de Clermont qui jouoient ce perſonnage. Les autres furent partagés

tagés de même. Cette repréſentation étant en tout extraordinaire, on ne faiſoit point de difficulté d'avoir ſon rôle dans la main pour y avoir recours quand la mémoire s'égaroit. Il n'y eut que mon oncle & moi, qui par une hardieſſe un peu téméraire, entreprîmes de ſçavoir nos vers; nous en ſortîmes pourtant à notre honneur. Il faiſoit le perſonnage de Maſſiniſſe, & moi celui de Scipion; & comme ce Général des Romains étoit fort jeune quand il fit l'expédition d'Afrique, & que je l'étois pareillement alors, ayant de plus les cheveux courts, parce qu'ils ne m'étoient pas encore bien revenus 1636

depuis ma grande maladie, Ma-
1636 dame de Rambouillet diſoit avec ſa douceur obligeante, que j'étois tel qu'étoit Scipion, ou que Scipion devoit être tel que j'étois : ce qui fit que pendant quelque tems on m'appella de ce nom-là à l'Hôtel de Rambouillet. Après pluſieurs répétitions de notre Comédie, qui étoient plus agréables que la piéce même ; le théâtre, du ſoin duquel Madame de Rambouillet s'étoit chargée, ſe trouvant prêt & parfaitement bien éclairé, tous les Acteurs richement habillés d'habits que nous avions choiſis parmi un grand nombre de ceux du Roi & de ſes Ballets, dont M.

le Marquis de Rambouillet avoit 1636
des coffres pleins, du tems qu'il étoit Grand-Maître de la Garde-robbe : nous repréſentâmes notre Piéce avec tout l'appareil qu'on auroit pû faire pour une grande Aſſemblée. Cependant tous nos Spectateurs étoient réduits à M. & Madame de Rambouillet, la bonne femme Madame de Clermont, le Marquis de Pizani & M. Arnauld : tout le reſte de la Compagnie étant des Acteurs de la Piéce. Mademoiſelle Paulet habillée en Nymphe chantoit avec ſon théorbe entre les Actes ; & cette voix admirable dont on a aſſez ouï parler ſous le nom d'Angélique, ne nous faiſoit

point regretter la meilleure bande
1636 de Violons, qu'on employe d'ordinaire en ces intermédes. La Piéce fut fort bien repréſentée, & les Acteurs & les Spectateurs en furent également ſatisfaits.

Cette petite partie de plaiſir nous fit achever notre ſiége plus gayement que nous n'euſſions fait, & enſuite tout le monde reprit le chemin de Paris. Mais il faut que je rapporte une aventure aſſez ſingulière, qui nous arriva une nuit que nous allions relever la garde à Corbie, & qui nous donna beaucoup de chagrin. Le tems étoit fort pluvieux, la nuit fort noire & déja longue comme elle l'eſt après la

Touſſaints ; M. Arnauld crai-
gnant de s'égarer prit pour guide 1636
le Jardinier de Feuquieres qui ſçavoit parfaitement bien le pays. Nous marchâmes toute la nuit ſous ſa conduite, & jamais chemin ne nous ſembla ſi long. Enfin cela commençant à inquiéter M. Arnauld, qui par le tems que nous avions mis, comptoit que nous devions être arrivés ; il appella ſon guide, & lui demanda où nous étions : il avoua qu'il s'étoit un peu égaré, mais il ajoûta que ce n'étoit rien ; & nous apperçûmes en ce même tems quelque lumière à un village : nous y allâmes pour prendre langue. Notre guide qui connut

1636 ſon erreur ſe ſauva, & il fit bien ; car dans la colère où étoit M. Arnauld, je crois qu'il l'auroit tué, quand étant allés à ce village, nous trouvâmes que c'étoit celui même d'Arbonnières d'où nous étions partis, & où nous étions retournés, après avoir marché cinq heures par un tems & des chemins très-fâcheux. De pareils accidens à la guerre ont quelquefois fait manquer des entrepriſes d'importance; mais, par bonheur pour nous, celui-là ne fut qu'un ſujet de rire.

Au retour de cette campagne, le Roi donna le Gouvernement de Verdun à M. de Feuquieres, & un Régiment d'infanterie au

Comte de Pas, ſon fils aîné, pour l'y mettre en garniſon. J'y eus une des premieres Compagnies, & je m'y rendis ce même hiver de l'année 1637. Mon pere me recommanda fort d'y voir ſouvent une Supérieure des Carmélites qu'il avoit connue à Metz, & qui étoit fort de ſes amies. C'étoit une perſonne de beaucoup d'eſprit, & qui, quoique fort exacte dans l'obſervance de ſa Règle, n'avoit pas tout-à-fait perdu l'agrément qu'elle avoit eu dans le monde. Elle étoit d'une bonne Maiſon de Normandie : elle avoit été belle & galante en ſon tems, ayant été aimée & ayant aimé. Sa

1636

1637

retraite fut la ſuite d'une intrigue
1637 qui dura long-tems entre un ſien couſin & elle, avec autant de tendreſſe que de vertu ; mais avec aſſez de malheur pour ne pouvoir jamais parvenir au mariage qu'ils ſouhaitoient paſſionnément l'un & l'autre : ce qui les fit réſoudre enfin, lui à ſe faire Chartreux, & elle Carmélite. Cette hiſtoire qu'elle me conta, l'agrément qu'elle avoit dans ſon entretien, & le ſon de voix le plus beau du monde & le plus charmant, m'avoient donné une forte curioſité de voir ſon viſage. J'en fus bientôt puni : elle s'en étoit long-tems défendue ; enfin elle me l'accorda aux

conditions des Carmélites, qui 1637
eſt de ne point parler pendant qu'elles ſont dévoilées. Je ne tardai guères à me repentir de l'empreſſement que j'avois eu pour cela : je ne vis plus en elle aucune beauté ; & peu s'en fallut que je ne lui diſſe : « C'eſt aſſez, » Madame, je vous prie que je » vous entende toujours & que » je ne vous voye jamais. » Ceci peut ſervir d'avertiſſement contre les curioſités défendues ; car enfin, que me pouvoit-il revenir de la mienne?

Je paſſai tout l'hiver à Verdun ; & il faut que je diſe ici que je ne me vis jamais ſi embarraſſé qu'au premier Conſeil de guerre

où je me trouvai, & dans lequel
1637 il étoit queſtion de juger des déſerteurs; car encore que l'Ordonnance ſoit formelle pour les condamner, j'avois une peine étrange à me réſoudre d'opiner à punir de mort un crime qui paroît ſi peu de choſe. Nous étions la plûpart de jeunes Officiers qui n'étions pas encore accoutumés au ſtyle des Ordonnances militaires qu'on dit être écrites en caractères de ſang. Mais M. de Feuquieres ne nous laiſſa pas long-tems dans nos doutes; car quoique ce fût l'homme du monde le plus doux, il étoit pourtant ſevère pour la diſcipline; & par des railleries piquantes qu'il nous fit de notre

douceur, il nous apprit à la garder pour des occaſions plus raiſonnables. 1637

Au printems M. de Feuquieres ayant été nommé Lieutenant-général de l'armée de M. le Maréchal de Châtillon, il eut agréable que je le ſuiviſſe en cette campagne avec le Comte de Pas ſon fils, avec lequel j'avois une liaiſon particuliere d'amitié, ayant été enſemble à l'Académie. Nous fîmes quelques petits ſiéges, entr'autres celui d'Yvoy, où dans une ſortie, un Capitaine du Régiment de la Bloquerie reçut le plus étrange coup de mouſquet dont on ait peut-être jamais ouï parler, puiſque ſans

1637 lui ôter la vie, il le rendit aveugle & ſourd, c'eſt-à-dire, beaucoup plus malheureux que s'il fût mort.

Je me ſouviendrai toute ma vie d'un entretien que j'eus pendant ce ſiége avec M. de Feuquieres, que je puis dire qui me faiſoit l'honneur de m'aimer comme un de ſes enfans. C'étoit un jour de S. Louis : on avoit mis l'armée en bataille ſur le ſoir, pour ſolemniſer par les ſalves la fête du Roi : nous avions mis pied à terre, en attendant que tout fût prêt ; & M. de Feuquieres s'appuyant ſur moi, & me parlant de beaucoup de choſes, vint à tomber ſur mon pere,

& ſur le peu qu'il faiſoit pour moi : il blâmoit en cela ſa conduite, & me dit ces paroles : « Pour moi, je ne prétends point » agir ainſi avec mes enfans ; & » je crois faire plus pour eux de » les pouſſer pendant ma vie, & » de les mettre en état de faire » quelque choſe d'eux-mêmes, » que ſi je leur laiſſois un peu » plus de bien après ma mort. » Pour votre couſin, ajoûta-t-il, » en parlant du Comte de Pas, » je n'en ſuis point en peine ; il » me ſemble qu'il eſt né heureux ; » mais il faut penſer à ces pau» vres cadets. » Si Dieu n'eût point ravi ſitôt ce tendre pere à ſa famille (comme nous le dirons 1637

en son lieu) il eut été en état de
1637 l'établir glorieusement ; & j'ai assez reçu de marques de son amitié, pour me flatter qu'il m'auroit donné quelque part à sa fortune.

Après la prise d'Yvoy, on résolut le siége de Dampvilliers ; je crois que M. de Feuquieres eut beaucoup de part à ce dessein, pour mettre son Gouvernement à couvert des courses de cette garnison, qui n'étant qu'à quatre lieues de Verdun, étoit continuellement à nos portes. Comme je n'entreprends pas d'écrire une histoire, je ne ferai la description ni de la Place, ni de la circonvallation, ni des

tranchées. Je dirai ſeulement ce qui me regarde, & ce qui n'a peut-être pas été remarqué par d'autres. Ce ſiége traîna aſſez long-tems par la fantaiſie du Maréchal de Châtillon qui ſe mit en tête d'attaquer cette Place à la Hollandoiſe. Je ne ſçais ſi ce fut pour l'inſtruction de Meſſieurs de Coligny & d'Andelot ſes enfans qui étoient auprès de lui; mais je ſçais bien qu'on perdit tant de tems à faire la deſcente dans le foſſé en forme d'une gallerie ſouterraine qu'on fit à la ſappe, ſans perdre un ſeul homme, que cela penſa faire manquer notre entrepriſe: car les ennemis eurent le loiſir de tenter 1637

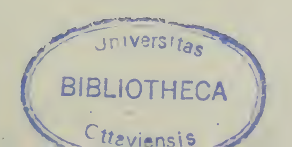
1637 le ſecours : & en effet ils auroient ſecouru la Place, ayant forcé la nuit un de nos quartiers, & plus de cinq cents hommes y fuſſent entrés, ſi le Gouverneur qui avoit ſigné la Capitulation le jour précédent, n'eût été d'aſſez bonne foi pour les refuſer : ainſi ils furent tous faits priſonniers de guerre dans la contreſcarpe. Cette action du Gouverneur fut diverſement expliquée. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il nous fit fort grand plaiſir ; car avec ce nouveau ſecours, il auroit encore pû tenir quelque tems ; & comme la ſaiſon étoit avancée, les pluyes dans ce pays marécageux nous auroient pû faire de la peine. La plus belle occaſion

occasion de ce siége, & presque la seule, fut l'attaque de la demi-lune, où je me trouvai heureusement avec le Comte de Pas & un Gentilhomme de M. de Feuquieres, nommé Persode. Nous ne manquions point toutes les nuits d'aller visiter les quartiers qui étoient depuis celui de M. de Feuquieres jusqu'à la rivière ; ce qui faisoit environ la moitié de la circonvallation : & nous finissions d'ordinaire par la tranchée, où nous demeurions jusqu'au jour. Y étant donc arrivés comme on alloit donner à la demi-lune, nous suivîmes les gens détachés ; & malgré la grande résistance des ennemis &

1637

le feu continuel de la Place,
1637 nous nous en rendîmes maîtres.
Jamais il ne fut peut-être plus
tiré de coups de canon en une ſeu-
le attaque : nous y perdîmes auſſi
aſſez de monde ; & nous fûmes
comme miraeuleuſement préſer-
vés, le Comte de Pas & moi,
d'un coup de piece qui emporta
toute une file où nous touchions.
Je fus tout couvert du ſang &
des entrailles d'un Gentilhomme
de Normandie, nommé Saint
Michel, que la cuiraſſe dont il
étoit armé ne garantit pas de ce
coup de foudre ; ce qui vérifie
bien ce qu'avoit coutume de dire
le feu Colonel Hebron Ecoſſois,
qui eſt mort depuis Maréchal de

Camp des Armées du Roi au ſiége de Saverne, que *chaque balle avoit ſa commiſſion.* Le pauvre Perſode dont j'ai parlé eut le bras droit emporté de ce même coup ; & c'eſt peut-être le ſeul homme en France que deux coups de canon n'aient pû tuer ; car deux ans après il en reçut un autre dans l'autre bras à la bataille de Thionville, & il a encore vécu long-tems depuis. Il faut que je rapporte ici une choſe aſſez agréable d'un Officier du Régiment de Turenne dont j'ai oublié le nom. Nous avions pour un de nos Maréchaux de Camp M. de Sauvebeuf : & je ne ſçais par quel malheur il 1637



n'étoit pas extrêmement eſtimé
1637 dans notre Armée. Une nuit qu'il étoit de garde à la tranchée, & qu'on devoit faire un logement, il commanda cet Officier avec cinquante hommes, & lui dit : « Quand vous aurez beſoin » de dix hommes, vous crierez : » Sauvebeuf, à moi. Si vous en » voulez vingt, vous direz : Sau- » vebeuf, Sauvebeuf, à moi. Enfin » autant de fois que vous répéte- » rez mon nom, ce ſera autant » de dix hommes que je vous » envoyerai. » Cet Officier qui étoit de ces hommes froids qui n'en diſent que plus plaiſamment les choſes, l'écouta fort tranquillement, puis avec un grand ſé-

rieux lui répondit : « Monſieur, 1637
» voilà le plus bel ordre du mon-
» de, mais je crains une choſe.
» Vous ſçavez qu'en ces ſortes
» d'occaſions les ſoldats ne de-
» mandent pas mieux quelque-
» fois que d'avoir un prétexte
» pour reculer : ainſi j'ai peur
» qu'en répétant ſi ſouvent Sau-
» vebeuf, ils n'entendent, *Sau-*
» *ve qui peut*, & qu'ils ne m'a-
» bandonnent : s'il vous plai-
» ſoit, Monſieur, nous donner le
» nom de quelqu'autre de vos
» Terres. »

Je reçus pendant ce ſiége la plus mauvaiſe nouvelle que je puſſe recevoir, ce fut celle de la mort de ma mere. Il ne pouvoit

rien m'arriver de pis ; & je puis
1637 dire que je perdis tout en la perdant : c'étoit toujours une médiatrice puiſſante auprès de mon pere. Cette légère froideur qu'elle avoit eue pour moi, par complaiſance pour lui, s'étoit bientôt évanouie, ainſi qu'elle me l'avoit témoigné par des lettres les plus affectionnées qu'il fût poſſible. Je la pleurai avec toutes les larmes qu'une véritable & juſte douleur peut arracher ; & j'aurois, ce me ſemble, reçu de bon cœur une mort qui m'eut pû rejoindre à elle. Je ne fus pas long-tems ſans reſſentir les effets de ſa perte. Je ne pus tirer aucun ſecours de mon pere ; & on aura peut-être de la

peine à croire que pendant tout 1637
le tems que j'ai ſervi, il ne m'a
jamais donné que deux cents
écus par an.

Il me fallut paſſer à Verdun
toute l'année 1638 ſans pouvoir 1638
ſuivre M. de Feuquieres à l'armée en Franche-Comté, où il fut Lieutenant général ſous M. le Duc de Longueville. J'en fus d'autant plus touché, qu'il s'y paſſa des occaſions aſſez glorieuſes pour lui, entr'autres le combat de Poligny; où il obligea M. de Lorraine à ſe retirer, & la défaite du Prince Savelli qui y perdit ſes meilleures troupes & tout ſon bagage. L'action d'un Officier Lorrain ne doit pas être

1638 oubliée ici ; ce fut au commencement de cette campagne. C'étoit un ſoldat de fortune qu'on avoit mis dans une de ces ſortes de châteaux * qui ſemblent faits pour faire pendre leurs Commandans, ſoit qu'ils ne ſe défendent pas, ſoit qu'ils ſe défendent. L'armée étant arrivée, on le fit ſommer inutilement : on le força dans une eſpèce de baſſe-cour ; il ſe retiradans le Château, & commanda à ſes ſoldats de ne tirer qu'aux Officiers. En effet, ils en mirent cinq ou ſix ſur le carreau. On le ſomma encore, & il s'en mocqua. Enfin, on fit jouer un fourneau ſous une tour où il s'étoit retranché : il tomba

*Fontenai.

ſous les ruines, enterré juſqu'à la moitié du corps; & encore 1638 en cet état, il tira un coup de piſtolet à un ſoldat qui le voulut prendre. Une hardieſſe ſi extraordinaire donna de l'admiration à tout le monde. Cependant ayant été amené devant M. de Longueville, on lui demanda s'il ne ſçavoit pas ce qu'il méritoit, d'avoir oſé arrêter une armée royale devant une ſi méchante Place. Il répondit ſans s'étonner qu'il le ſçavoit bien, mais qu'avec cela il eſpéroit que quand les raiſons de ſa conduite feroient connues, on lui pourroit faire quelque grace. Et en effet, il montra une lettre de M. de Lorraine

1638 qui lui promettoit de le ſecourir, s'il pouvoit tenir juſqu'au jour qu'il fut pris. M. de Longueville parut fort porté à lui pardonner; mais l'avis plus ſévère prévalut par les raiſons de la conſéquence; & ce brave homme, toujours également intrépide, fut pendu aux fenêtres de ſon château, admiré de ceux-mêmes qui le condamnoient, & digne aſſurément d'une meilleure fortune. Auſſi ſembla-t-il que la Providence lui voulût faire plus de juſtice que les hommes; car la corde ayant rompu, il fut tué d'un coup de mouſquet, trouvant une mort honorable, au lieu de l'infâme qu'on lui avoit deſtinée.

Cette année fut heureuse à la France en toute manière, mais particuliérement par la naissance du Roi, qui étant venu au monde comme par miracle, a été lui-même un miracle continuel dans la suite de sa vie. Je n'ai garde d'oublier de quelle manière j'appris cette agréable nouvelle. Nous étions sortis de Verdun deux cents hommes de pied, & quelque Cavalerie d'Officiers & de Volontaires, pour attaquer un parti des ennemis qui étoit venu enlever nos bestiaux. Nous les avions poursuivis jusqu'au soir, après leur avoir fait quitter leur butin : & alors M. le Comte de Pas qui nous commandoit, me 1638

1638 donnant la moitié de l'Infanterie pour battre encore quelques bois, s'en retourna à Verdun avec le reste. Après avoir exécuté ma commission ; comme je m'en revenois sur le minuit, j'entendis des coups de canon à Verdun, ce qui me donna de l'inquiétude. Je doublai le pas ; & étant arrivé sur les hauteurs d'où l'on découvre cette Place, je la vis toute en feu ; & j'entendois une salve presque continuelle de coups de canon & de mousquet, comme si on eût eû à soutenir une forte & vigoureuse attaque. J'avoue que de ma vie je ne fus plus embarrassé : enfin je pris ma résolution de rentrer dans la Place, à quel-

que prix que ce fût. Je détachai un Sergent avec dix hommes pour aller reconnoître dans le fauxbourg : je le fis ſoutenir par un Lieutenant avec trente, & je les ſuivis avec le reſte de ma troupe ; mais nous fûmes agréablement ſurpris de connoître que ce que nous avions pris pour l'effet d'une inſulte des ennemis, n'étoit que des marques de la réjouiſſance publique, qui leur devoit faire plus de peur qu'à nous. 1638

Il ſe paſſoit ſouvent de petites occaſions entre les Partis de notre garniſon, & ceux des garniſons ennemies. Je ne devrois pas en parler, puiſqu'elles n'étoient

pas assez considérables. J'y courus
1638 pourtant une fois un assez grand
péril par un accident un peu singulier ; & on auroit de la peine à croire que des bêtes d'une même espèce fussent capables d'aussi grandes aversions que celles qui le causerent. Nous étions allés la nuit pour enlever un Parti dans un village où l'on nous avoit dit qu'il étoit. Pendant que nous avions envoyé le reconnoître, nous faisions halte à cinq cents pas, par le plus beau clair de lune du monde. Le Vicomte de Courval, Capitaine d'une Compagnie de notre Régiment & d'une Compagnie de Carabins, étoit monté sur un cheval Ale-

zan qui avoit une haine mortelle
pour celui que je montois, & 1638
qui étoit à M. de Feuquieres. Nous étions assez éloignés l'un de l'autre, ne pensant nullement à ce qui se passoit dans la tête de ces animaux, quand tout d'un coup s'élevant sous nous, & s'abordant à demi-cabrés, & la bouche ouverte comme pour se dévorer, nous ne pûmes si bien les retenir, que le mien qui se trouva le plus foible, ne se renversât sur moi, étant poussé des pieds de devant de l'autre. J'en fus quitte pour quelque contusion; mais je devois me tuer. Beau sujet pour exercer le raisonnement des Philosophes sur l'ame des bêtes.

Je rapporterai encore un autre
1638 fait d'une autre nature, qui n'eſt pas moins extraordinaire, & qui mérite bien d'être ſçu. Il y avoit un célèbre Cravate de bois, (c'eſt ainſi qu'on appelloit certains petits Partiſans avoués de quelque garniſon du Luxembourg) qui nous incommodoit aſſez; & le bruit étoit, qu'il étoit charmé, & nous nous en mocquions. Cependant ayant un jour été arrêté par un de nos Partis, il vérifia bien ce qu'on en diſoit; car comme on ne faiſoit point de quartier à ces ſortes de gens, qu'on conſidéroit plutôt comme voleurs que comme ſoldats: on lui donna pluſieurs coups d'épée; on lui

on lui tira des coups de mousquet à bout portant, sans pouvoir jamais le blesser : & nos soldats furent contraints pour s'en défaire, de l'assommer à coups de crosse de mousquet. 1638

Ce fut cette année, si je ne me trompe, que j'eus l'honneur de connoître cette Amazone de nos jours, Madame la Comtesse de Saint Balmont, dont la vie a été un vrai prodige de valeur & de vertu, ayant rassemblé en sa personne toute la fierté d'un soldat déterminé, & toute la modestie d'une femme véritablement chrétienne. La moitié de ce témoignage lui fut rendue en ma présence par quelques

1638 soldats Espagnols qu'elle avoit pris à la guerre, & qu'elle avoit envoyés à Verdun à M. de Feuquieres, lequel leur ayant demandé en riant s'ils avoient en leur pays des femmes aussi vaillantes que celle-là : l'un d'eux prit la parole & lui répondit sérieusement : Qu'il ne la prendroit jamais pour une femme, & qu'il lui avoit vû faire des actions d'un soldat furieux. Ceux qui liront ces Mémoires ne seront peut-être pas fâchés de sçavoir un peu plus particuliérement des nouvelles d'une femme si extraordinaire. Elle étoit d'une très-bonne Maison de Lorraine, & née avec des inclinations dignes

de sa naissance. La beauté de son 1638
visage répondoit à celle de son ame ; mais sa taille ne répondoit pas à sa beauté, étant petite & un peu grossière. Dieu qui la destinoit à une vie plus laborieuse que celle des femmes ordinaires, la rendit ainsi plus robuste, & plus propre aux fatigues du corps. Il lui donna aussi un si grand mépris pour la beauté, qu'ayant eu la petite vérole, elle se réjouissoit d'en être marquée, comme les autres ont accoutumé de s'en affliger, disant qu'elle en seroit plus semblable à un homme. Elle épousa le Comte de Saint Balmont qui ne lui cédoit ni en naissance ni en

mérite. Ils vécurent enſemble
1638 dans une parfaite union ; mais les troubles qui arriverent en Lorraine les contraignirent de ſe ſéparer. Le Comte occupa, à la ſuite du Duc ſon maître, des emplois dignes de lui, ſi on en excepte le Commandement qu'on lui donna d'un méchant Château où il eut l'aſſurance de réſiſter à l'armée du Roi pendant quelques jours, au hazard de ſubir la ſévérité des loix de la guerre qui menacent ces Commandans téméraires d'un ſupplice infâme. Il fit même davantage ; & on peut dire qu'il ajoûta l'inſolence à la témérité, puiſque à chaque coup de canon

qu'on lui tiroit, il paroissoit aux fenêtres avec des violons qui jouoient à ses côtés. Cette folie (car on ne peut pas l'appeller autrement) pensa lui couter cher. Il fut agité dans le Conseil de guerre, quand il fut pris, si on ne le feroit point servir d'exemple. Il est sans doute qu'il le méritoit; mais on eut du respect pour sa naissance; & peut-être aussi pour sa bravoure, quoiqu'indiscrète. Madame de Saint Balmont demeura dans ses maisons pour les conserver. Jusques-là elle n'avoit exercé son humeur guerriere qu'à la chasse, qui est une espèce de guerre; mais l'occasion se présenta bientôt de

1638

l'exercer véritablement : elle fut
1638 telle. Un Officier de Cavalerie vint faire un logement sur ses Terres, & y vécut avec assez de désordre. Madame de Saint Balmont, avec beaucoup d'honnêteté, lui envoya faire des plaintes qu'il reçut fort mal ; ce qui l'ayant piquée, elle résolut d'en tirer raison elle-même ; & ne consultant que son cœur, elle lui écrivit un billet qu'elle signa, *le Chevalier de Saint Balmont*. Dans ce billet elle lui marquoit que le mauvais traitement qu'il avoit fait à sa belle-sœur l'obligeoit à s'en ressentir, & qu'il le vouloit voir l'épée à la main. Le Capitaine accepta le défi, & se rendit

au lieu qui lui avoit été marqué. 1638
Là Madame de Saint Balmont l'attendoit en habit d'homme. Ils ſe battirent : elle eut avantage ſur lui ; & après l'avoir déſarmé, elle lui dit galamment : « Vous » avez cru, Monſieur, vous bat- » tre contre le Chevalier de Saint » Balmont ; mais c'eſt Madame » de Saint Balmont qui vous rend » votre épée, & qui vous prie à » l'avenir d'avoir plus de conſi- » dération pour les prieres des » Dames. » Elle le quitta après ces mots, rempli de confuſion & de honte ; & l'hiſtoire ajoûte qu'il s'abſenta auſſi-tôt, & qu'on ne l'a jamais vû depuis. Pour elle, cette occaſion n'ayant ſervi qu'à

lui enfler le courage ; elle ne se
1638 contenta plus de conserver seulement ses biens en repoussant la force par la force, mais elle donna protection à quantité de Gentilshommes ses voisins, qui ne firent point de difficulté de se réfugier dans son Bourg, & de se ranger sous ses ordres quand elle alloit à la guerre, d'où elle revenoit toujours avec avantage, exécutant ses entreprises avec autant de prudence que de valeur. Je l'ai vûe diverses fois chez Madame de Feuquieres à Verdun ; & c'étoit une chose assez plaisante de voir combien elle étoit embarrassée en habit de femme ; & avec quelle liberté & quelle

vigueur, après l'avoir quitté hors de la ville, elle montoit à cheval, & fervoit elle-même d'efcorte aux Dames qui l'accompagnoient, & qu'elle avoit laiffées dans fon carroffe. Cependant cette vie fi éloignée de celle d'une femme, & qui dans d'autres qui s'en font mêlées, a prefque toujours été accompagnée de libertinage, n'avoit rien d'approchant en celle-ci. Quand elle étoit en repos chez elle, toute fa journée étoit employée en offices de piété, en prieres, en faintes lectures, en vifites des malades de fa Paroiffe, qu'elle affiftoit avec une charité admirable; ce qui lui attirant l'eftime

& l'admiration de tout le monde,
1638 lui faiſoit auſſi porter un reſpect qui n'auroit pû être plus grand pour une Reine.

Je paſſai l'hiver de l'année
1639 à Verdun où étoit demeu-
1639 rée Madame de Feuquieres avec toute ſa famille, M. ſon mari étant allé à la Cour. Comme je me retirois un ſoir de chez elle, il penſa m'arriver une aſſez méchante rencontre. J'étois de garde; & je m'en allois faire ma ronde, ayant ſeulement un laquais qui portoit un flambeau devant moi. En paſſant devant un cabaret j'entendis un aſſez grand bruit, comme de gens qui ſe battoient. Je crus qu'il

étoit de mon devoir d'y donner ordre, & qu'il suffisoit de paroître avec mon haussecol, comme le Capitaine de garde, pour me faire porter du respect; mais étant monté dans une chambre où se faisoit tout ce vacarme, je vis bien que le vin ne connoissoit personne. Je trouvai cinq ou six hommes ivres ou peu s'en falloit, l'épée à la main les uns contre les autres. Sans écouter mes remontrances ils me parlerent insolemment : un entr'autres qui faisoit le fier-à-bras, m'insulta tellement, que je fus obligé de le charger; & je le fis de telle sorte qu'il eut sujet de s'en repentir. Les autres se jetterent sur

1639

moi; & ſi la chambre ne ſe fût
1639 trouvée ſi pleine du monde qui étoit accouru au bruit, qu'ils n'avoient pas toute la liberté de ſe ſervir de leurs épées, j'aurois été aſſez empêché à me défendre de cinq ou ſix ivrognes enragés. Je fis ſi bien pourtant que j'attendis le ſecours que mon laquais étoit allé querir au Corps-de-garde. Des ſoldats étant arrivés, mes ivrognes mirent les armes bas, & je les envoyai en priſon cuver leur vin. Mais celui que j'avois bleſſé ne faiſoit pas de petites menaces, & je ne devois jamais mourir que de ſa main. Comme ce n'étoient pas des gens de la ville, je les fis

mettre le lendemain en liberté, & je n'en ai pas ouï parler depuis. 1639

Nous essuyâmes pendant cet hiver deux grands accidens, l'un du feu, l'autre de l'eau ; & cela à si peu de jours de distance, qu'on en pouvoit faire aisément la comparaison. Quelques maisons d'une rue proche la rivière périrent par l'embrasement. Et il faut avouer qu'il n'y a rien de plus horrible que ce qui paroît en ces rencontres, où tous les objets sont affreux & propres à donner de l'effroi ; mais le remède qu'on y peut donner en diminue la crainte en quelque sorte. Il n'en est pas de même de l'eau : qui sans montrer toutes ces hor-

reurs, fait des ravages inévita-
1639 bles, ſans qu'il reſte aucune eſpérance de s'oppoſer à ſa furie. Nous l'éprouvâmes bien en cette rencontre, puiſqu'en moins de ſix heures, une effroyable inondation de la Meuſe emporta preſque tous les ponts de la Ville, & une grande partie des maiſons de cette même rue, qui quelques jours auparavant, avoit été ſauvée du feu. A propos de cet embraſement, je crois pouvoir dire qu'on y vit un effet ſenſible de la puiſſance du Saint Sacrement; car comme les flammes étoient les plus grandes, & pouſſées avec violence par un vent impétueux vers le quartier

de la Ville le plus peuplé, les 1639
Auguſtins ayant apporté cette ſainte Hoſtie, pour l'oppoſer comme une digue à ce déluge de feu; par un miracle viſible, le vent ſe tourna en un moment, & porta ces flammes menaçantes du côté de la rivière où elles ne pouvoient plus faire de mal.

Madame de Feuquieres qui m'étoit comme une ſeconde mere, penſa en ce tems-là à un mariage pour moi. C'étoit avec la fille d'un Tréſorier de France, fort jeune, & aſſez bien faite, à laquelle on donnoit cinquante mille écus. Ce m'eût été aſſurément un aſſez grand

avantage en l'état où étoient
1639 mes affaires : & Madame de Feuquieres se promettoit de disposer mon pere à consentir à cet établissement. Mais elle ne sçavoit pas encore que mon consentement pour cela étoit plus difficile à obtenir que le sien ; parce que, quelque jeune que j'aye été, je n'ai jamais pû comprendre qu'on prît la résolution de se marier sans aimer la personne qu'on épouse. Je sçais bien que c'est un sentiment assez particulier en ce tems-ci, & qui peut-être traité de ridicule par ceux qui ne cherchent que de l'argent ; mais je sçais bien aussi que ceux-ci s'exposent souvent

à quelque

à quelque chofe de pis que le ridicule. Quoi qu'il en foit, par cette raifon je remerciai très-humblement Madame de Feuquieres de fa bonne volonté : & je fuis toujours demeuré conftant dans mes maximes, dont je ne me fuis jamais repenti. Ce n'eft pas que j'euffe averfion pour le mariage ; au contraire, j'ai toujours cru que s'il y avoit une vie heureufe fur la terre, ce doit être celle de deux perfonnes qu'un parfait rapport d'efprits & d'humeurs unit pour toute la vie par ce faint lien. Mais enfin je ne devois pas être de ces heureux. Je me fuis toujours fouvenu de ce que me dit un jour M. de la Grange-aux-Ormes, 1639

homme très-ſçavant dans la ſcien-
1639 ce de deviner. Par l'inſpection de ma main il me prédit que je ne ſerois jamais marié, & que je changerois de profeſſion; & cela dans un tems où ſelon le cours ordinaire des choſes, & même ſelon mon inclination, il y avoit toute apparence du contraire. Il n'a tenu qu'à moi qu'il ne m'en apprît davantage ſur mon avenir; mais c'eſt une curioſité que j'ai toute ma vie rejettée. En effet ſi on n'y ajoûte point de foi, elle eſt tout-à-fait inutile: & ſi on y croit, comme il eſt aſſez difficile de s'en garantir entiérement, on s'expoſe à bien des inquiétudes & à bien des chagrins,

dans l'attente des biens qu'on espere avec une impatience qui 1639 dévore ; ou dans la crainte des malheurs qu'on est persuadé de ne pouvoir éviter : car si on croyoit pouvoir les détourner, on seroit convaincu de la fausseté de la science qui annonceroit des choses qui en effet n'arriveroient point. Cependant il est certain qu'on voit quelquefois des effets étonnans de ces prédictions ; & ce même M. de la Grange m'en fournit un exemple remarquable que je crois pouvoir proposer ici comme une chose extraordinaire. Au reste ce n'étoit point un homme du commun, ni qui tirât du profit de cette science : il étoit

1639 fort bien en ſes affaires, & avoit été long-tems Réſident pour le Roi auprès des Princes d'Allemagne. Ce fut pendant le tems de ſes Emplois, qu'étant à Francfort ſur le Mein, il donna de ſon ſçavoir la preuve que je m'en vais rapporter. Il avoit un frere, Capitaine de Carabiniers : celui-ci avoit été prié par Saint-André (ce grand pétardeur de Places en ſon tems) de le ſervir à enlever une fille qu'il vouloit épouſer. Ils exécuterent leur entrepriſe ; mais ayant été pourſuivis, il y eut un rude combat où le frere de la Grange fut laiſſé pour mort ſur la place. Un de ſes gens, échappé de la mêlée,

vint à toute bride à Francfort 1639
en apporter la nouvelle. M. de la Grange le crut d'abord, car le moyen de ne pas croire un homme qui avoit vû la chose ! Puis s'étant mis à se promener à grands pas, & rêvant profondément, comme pour rappeller en sa mémoire les anciennes idées de ce qu'il avoit autrefois remarqué en son frere, il s'écria tout d'un coup, mais avec autant de certitude que s'il en eût cru ses yeux : « Non, dit-il, » mon frere n'est point mort, » mais il faut qu'il soit blessé » aux cuisses. » En effet, étant monté à cheval aussi-tôt, il trouva qu'on le rapportoit en l'état

qu'il avoit dit. Quand il vouloit
1639 faire quelque prédiction bien certaine, il examinoit non-seulement le front & les mains, mais encore les pieds & la poitrine; & prétendoit que Dieu avoit mis en toutes les parties de notre corps des marques & des signes de l'avenir, qui s'éclaircissoient les uns par les autres. Il est certain qu'il a prédit des choses surprenantes en beaucoup de rencontres, & telles, que comme ce n'étoit pas un homme qui eût beaucoup de religion, on le soupçonnoit d'employer dans sa science quelque chose de plus que la Chiromancie ou l'Astrologie judiciaire.

Quand le tems de la campagne approcha, on donna une armée à M. de Feuquieres pour la commander en chef, & on le renvoya en ſon Gouvernement aux environs duquel elle ſe devoit aſſembler. Il avoit pour Maréchaux-de-Camp M. de S. Paul, très-brave Gentilhomme de Dauphiné, M. de Grancey, à préſent Maréchal de France, & le Marquis de Praſlin, qui étoit Meſtre-de-Camp général de la Cavalerie légère, & la Becherelle pour Aide-de-Camp. M. Arnauld devoit auſſi ſervir dans cette armée avec ſon Corps de Carabiniers. Je fus à Paris ſur cette nouvelle, pour obtenir de 1639

mon pere quelque ſecours, ne
1639 pouvant pas honnêtement ne point ſuivre M. de Feuquieres en cette occaſion; & ayant acheté des chevaux, je le fus rejoindre à Vitry. Il en partit deux jours après pour Sainte-Menehoud; & il nous arriva une aſſez plaiſante aventure à ſept ou huit que nous étions. Il faiſoit un tems fort fâcheux, & nous avions la pluye & le vent au nez. Etant à une croiſée de chemins, comme ſi ç'avoit été de concert, ſans qu'aucun de nous héſitât le moins du monde, nous enfilâmes celui qui alloit à droite, ſans faire ſeulement réflexion ſi c'étoit celui que nous devions ſuivre, & ſi ce

n'étoit point pour nous mettre le
vent à côté, que nous le prenions 1639
par une inclination naturelle à se
garantir de ce qui incommode.
Nous marchâmes jusques vers le
soir sans nous défier de n'aller
pas bien, quoique le chemin
nous parût extrêmement long.
Enfin étant arrivés sur un étang
où j'avois passé autrefois, je commençai à me reconnoître. Nous
fûmes à un village que nous
voyons au bout de l'étang : il
s'appelloit Nétancour. Ayant demandé à quelques femmes qui
se cachoient, si nous étions encore loin de Sainte-Menehoud,
elles nous dirent que nous étions
à trois lieues de Bar-le-Duc. Il

fallut retourner ſur nos pas ; &
1639 ayant pris un guide , nous arrivâmes après minuit à Sainte-Menehoud où nous couchâmes fort mal dans le fauxbourg , les portes de la ville étant fermées. Cependant M. de Feuquieres étoit fort en peine de nous , ce pays-là n'étant pas fort ſûr. Je fus le lendemain à ſon lever ; & d'auſſi loin qu'il m'apperçut : « Et » d'où diantre viens-tu , me cria- » t-il ? Je viens de Bar, Monſieur, » lui répondis-je. Comment de » Bar ? Oui , Monſieur, de Bar. » Et je lui contai notre bévûe qui le fit bien rire.

De-là étant allé à Verdun , il reçut courier ſur courier pour

mettre en campagne ſans retardement, quoiqu'il n'eût pas encore la moitié de ſes troupes enſemble. Cela l'obligea de me dépêcher à M. des Noyers qui étoit fort ſon ami, auſſi-bien que de mon pere. J'étois chargé de lui repréſenter l'impoſſibilité qu'il y avoit à exécuter les ordres qu'il lui envoyoit. Je me rendis donc en poſte à la Cour, & ayant donné ma dépêche à M. des Noyers, je trouvai un homme qui n'écoutoit aucune raiſon, & qui dans la crainte qu'il eut que je ne retournaſſe pas avec aſſez de diligence, dépêcha auſſi-tôt, ſans que je le ſçuſſe, un autre courier à M. de Feuquieres, avec nouvel

1639

ordre de faire marcher l'armée,
1639 en quelque état qu'elle fût, &
d'aſſiéger une Place conſidérable.
Quelques jours après il me renvoya après m'avoir donné une ordonnance pour mon voyage, que M. Bouthillier, Surintendant, me fit payer graſſement par M. Fieubet, tous deux étant amis de mon pere. Je retournai donc à Verdun où je ne trouvai plus M. de Feuquieres, il en étoit parti la veille. Je le fus trouver à Conſenvoye, grand village ſur la Meuſe, où s'étoient rendues ce qu'il avoit pû raſſembler de troupes qui n'alloient pas à douze mille hommes. Il me dit d'abord: « Tu vois la hâte qu'ils ont de

» nous faire partir : vas donner 1639
» ordre à tes affaires, & tu me
» reviendras joindre avec M. de
Choisy » (lequel devoit être Intendant de notre armée.) Je ne m'arrêtai que trois ou quatre jours à Verdun, d'où je me rendis à Metz; & là j'appris que M. de Feuquieres étoit devant Thionville. Il avoit déja pris ses quartiers : & lorsque j'arrivai auprès de lui, il étoit appuyé sur une fenêtre d'où l'on découvroit la Place & tous les environs. Il me dit en me la montrant : « Voilà
» notre maîtresse ; elle est belle,
» mais elle sera un peu difficile
» à réduire. » Je lui répondis qu'il n'en auroit que plus de

1639 gloire. Il me parla enſuite du grand empreſſement que l'on avoit eu à le faire partir ainſi, n'ayant à peine que la moitié de ſes troupes, & manquant de beaucoup de choſes néceſſaires: « Mais au moins, ajoûta-t-il, ils » feront contens de notre obéiſ- » ſance, & ne ſe plaindront pas » que la Place que j'attaque ne » ſoit pas propre à faire l'effet qu'- » ils ſouhaitent. » Il faut ſçavoir pour l'explication de ces paroles, que le Marquis de la Meilleraye, Grand-Maître de l'Artillerie, avoit mis le ſiége devant Heſdin avec la grande armée qu'il commandoit toujours; c'étoit celui qui poſſédoit toute la faveur du

Cardinal de Richelieu, & il ne falloit pas qu'il manquât aucune de ses entreprises. La prise de cette Place lui devoit valoir le bâton de Maréchal de France, comme en effet il le reçut ensuite sur la bréche. On étoit averti que les ennemis se préparoient à la secourir. Il falloit donc faire quelque diversion puissante, pour lui laisser achever son siége en liberté. Voilà le mystère de toute cette précipitation, & de ce commandement absolu qu'eût M. de Feuquieres d'attaquer une Place considérable. La chose réussit comme on l'avoit cru. Les ennemis connoissant l'importance de 1639

Thionville, ne penserent plus à
1639 Hesdin, & tournerent tous leurs efforts contre nous. Cependant M. de Feuquieres faisoit travailler avec une application incroyable à la circonvallation. Il s'étoit logé à une portée de canon au-dessus de la Place, dans un petit village peu éloigné de la rivière, auprès duquel il avoit dressé un pont de batteaux. Il étoit couvert d'un ruisseau dont les bords étoient assez relevés, qui couloit entre la Ville & son quartier, & qui n'étoit guayable qu'en un ou deux endroits. Sur la gauche, un peu loin de son quartier, il avoit placé le parc de l'Artillerie, qui étoit aussi couvert

couvert du même ruisseau. En- 1639
suite étoit le quartier de M. de Saint Paul, Maréchal-de-Camp, où le terrein commençoit à s'élever; & de-là en continuant sur la montagne, le quartier de Bussi Rabutin avec d'autres Régimens. Cette montagne, couverte de bois sur la hauteur, & de vignes sur son penchant vers la ville, s'étendoit alentour de la Place, & venoit finir au quartier du Régiment de Navarre, laissant une petite prairie entre le pied de la montagne & la rivière. Derriere le quartier de Navarre, dans un assez grand village, étoit le quartier général de la Cavalerie, au milieu

des prairies qui entourent la Pla-
1639 ce de tous côtés. Les lignes de circonvallation enfermoient tous ces quartiers ; & si les ennemis nous eussent donné encore deux ou trois jours, elles eussent été en état de défense, & ils eussent peut-être pensé deux fois à les attaquer. Ce n'est pas qu'à bien considérer ce qui causa notre disgrace, on ne puisse croire que rien n'étoit capable de nous en garantir : tout sembla y contribuer, la foiblesse de notre armée, comme je l'ai dit, le manquement de beaucoup de choses, l'absence de quelques Officiers principaux, mais sur-tout la terreur panique de toute notre Ca-

valerie, & peut-être la trahiſon 1639
du Colonel Streff, Allemand,
qui ayant été commandé d'envoyer des Partis de ſon Régiment à la guerre pour prendre langue des ennemis, ne donna aucun avis de leur marche. Ce Colonel quelques jours auparavant avoit eu un furieux démêlé avec M. de Feuquieres, qui étant ennemi de tous les déſordres, le reprit ſéverement, à la tête de beaucoup d'Officiers, de ceux que faiſoit ſon Régiment. Streff lui fit quelque réponſe inſolente qui obligea M. de Feuquieres à mettre la main au piſtolet; & ſi on ne ſe fût mis entre deux, il en eût fait peut-être un

1639 exemple. Les amis de Streff l'obligerent de se retirer, & ensuite à leur priere M. de Feuquieres lui pardonna; mais on a pourtant sçû depuis que ce Colonel avoit toujours gardé du ressentiment de l'injure qu'il croyoit avoirr eçue. Quoi qu'il en soit, il est certain que ses Partis sur lesquels on se reposoit, ne donnerent aucun avis des ennemis, & que M. de Feuquieres ne fut averti qu'ils marchoient à lui, que par une Lettre de Madame de Feuquieres qui étant à Verdun avoit soin d'envoyer aux nouvelles, & reçut un avis certain par un Parti de sa garnison. Aussi-tôt que M. de Feuquieres eut lu la Lettre,

il tint Conſeil avec les Officiers
Généraux le ſoir du ſixième de 1639
Juin, qui étoit, ſi je ne me trompe, le dixième jour du ſiége. On avertit en même tems tous les Quartiers; & le lendemain à la pointe du jour M. de Feuquieres ſe rendit à celui de Navarre, pour faire promptement achever un pont de chevalets qu'il faiſoit faire au-deſſous de la Place, comme il y en avoit un de batteaux au-deſſus, pour avoir la communication libre avec le quartier des Carabins, qui étoit ſeul au-delà de la rivière.

Sur les ſept heures, Chambor, Capitaine de Cavalerie, le vint avertir qu'il paroiſſoit quelques

1639 Cravates, à la tête de notre grande garde, au-delà des bois. On envoya ordre aussi-tôt à toute la Cavalerie de monter à cheval & de se mettre en bataille dans ce pré qui étoit à la tête du quartier de Navarre : & nous poussâmes au galop jusqu'à la garde avancée que nous trouvâmes escarmouchant déja avec des Cravates. En moins de rien nous vîmes paroître plusieurs escadrons ; ensorte que ne doutant plus que ce ne fût au-moins l'avant-garde des ennemis, M. de Feuquieres retourna pour mettre l'armée en bataille, espérant bien que notre Cavalerie qu'il trouva toute au meilleur ordre du monde

ſoutenue du Régiment de Navar-
re,lui en donneroit le loiſir. Mais il 1639
fut bien trompé dans ſon attente ;
car à peine fûmes-nous hors du
quartier de Navarre, pour gagner celui de Buſſi par le haut
de la montagne, qu'à la vûe
des premiers eſcadrons ennemis,
notre Cavalerie fut ſaiſie d'une
telle épouvante, que ſans tirer
un coup de piſtolet, elle ſe précipita dans la rivière & la paſſa
à la nâge, comme ſi elle eût
été pourſuivie par toute leur armée. On dit que le Marquis de
Praſlin ſe voyant ſur l'autre bord,
revenant à lui comme d'un ſonge qu'il auroit eu, dit à tous
ceux qui ſe trouverent à l'entour

de lui : « Ah ! Meſſieurs, qu'a-
1639 » vons-nous fait ? Il n'y a pas un
» de nous qui ne mérite qu'on lui
» faſſe couper le cou. » Cependant les ennemis, ſans perdre tems, enfoncerent le Régiment de Navarre, qui abandonné comme il étoit, ſe défendit vigoureuſement, & ſe retira en bataille juſqu'au poſte du Régiment de Beauſſe, qui travailloit aux lignes ſur le haut de la montagne dans le bois. Il étoit commandé par le Comte de Donzin qui ſoutint bravement Navarre. Le combat fut rude en cet endroit, & le Comte y fut tué. Tout cela ſe fit en ſi peu de tems, que nous n'étions pas arrivés au quartier de

Buſſi lorſque nous nous trouvâ- 1639.
mes parmi ces deux Régimens
qui ſe retiroient encore en aſſez bon ordre ; mais ayant été coupés par deux eſcadrons de Cuiraſſiers qui avoient pris par le bas de la montagne auprès de la Ville, nous entrâmes tous pêle-mêle dans le quartier de Buſſi ; & tout ce que nous pûmes faire fut de gagner celui de S. Paul, d'où ayant raſſemblé notre débris nous paſſâmes au quartier du Roi. Notre Cavalerie qui avoit fui s'y rendit auſſi, ayant repaſſé la rivière ſur notre pont de batteaux. M. de Feuquieres tout déſeſpéré qu'il étoit de ce mauvais ſuccès du matin, ne laiſſa pas de faire

tout ce qu'on pouvoit attendre
1639 de sa prudence & de son courage. Il n'y avoit plus de parti à prendre que de se retirer à Metz, la Place étant secourue, & une grande partie de ses troupes défaite ; mais de se retirer en plein jour devant une armée victorieuse, & plus forte que la sienne de la moitié, c'étoit s'exposer à une perte certaine : d'abandonner son canon, il ne pouvoit s'y résoudre. Cependant tous les chevaux de l'Artillerie se trouvoient à Metz où ils étoient allés la veille pour prendre des munitions. Il fit donc partir promptement des couriers pour les faire revenir, & mit son armée en bataille depuis le

parc de l'Artillerie, juſqu'à ſon quartier, derrière le ruiſſeau dont j'ai parlé, lequel il borda d'infanterie qui ſe trouvoit ainſi comme à couvert d'un parapet, derrière les bords aſſez relevés du ruiſſeau. En cet état il fit bonne mine, réſolu dès que la nuit ſeroit venue, de faire ſa retraite. Mais il avoit affaire à un trop habile Général pour qu'il le laiſſât ainſi échapper. Picolomini qui étoit arrivé à Thionville avec toutes ſes troupes & ſon canon, les mit en bataille à notre vûe, & commença à nous canonner ſur les cinq heures du ſoir. On vit bientôt que notre Cavalerie n'étoit pas encore raſſurée de ſa frayeur du matin, car

1639

elle s'ébranloit fort aux coups de
1639 canon. Les ennemis qui s'en apperçurent marcherent tout d'un tems ſur une ligne juſqu'à cent pas du ruiſſeau ; mais ils furent ſi bien reçus de notre Infanterie qui le bordoit , & ſur-tout du Régiment de Collas Allemand, qu'ils reculerent de quelques pas. M. de Feuquieres voulant profiter de ce mouvement qu'il leur vit faire, commanda à un Eſcadron de paſſer le gué pour les charger, & m'envoya faire avancer le Régiment de Picardie pour le ſoutenir ; mais comme celui qui commandoit l'eſcadron ne ſe preſſa pas beaucoup d'obéir, les ennemis ſe mirent en devoir de

faire ce qu'il n'avoit osé entreprendre. M. de Feuquieres voulut s'opposer à leur dessein avec quinze ou vingt Gentilshommes ou Gardes qui se trouverent auprès de lui ; mais dans le même tems il reçut deux coups de mousquet qui lui casserent le bras droit en deux endroits. Comme je revenois le joindre, après avoir exécuté l'ordre qu'il m'avoit donné, je trouvai qu'on le ramenoit soutenu sur son cheval par l'Enseigne de ses Gardes. Je le pris de l'autre côté par son bras blessé, il me dit d'abord : « Mon ami, » j'ai ce que j'avois demandé : il » n'y avoit pas moyen de survivre » au malheur de cette journée. » 1639.

Dans ce moment il vit quelques
1639 Cavaliers qui commençoient déja à fuir : il se tourna vers eux, & leur dit avec toute la force qui lui restoit : « Eh, Messieurs, » vous fuyez, & on ne vous suit » pas ; voulez-vous ternir ma mé» moire par la perte d'une ba» taille ? » Son Chirurgien étant arrivé dans ce tems-là, je lui quittai ma place, pour qu'il pût mieux secourir son Maître qui perdoit beaucoup de sang. M. de Feuquieres me dit qu'il alloit se faire panser dans le fossé des lignes, & que j'allasse voir à notre pont s'il n'y auroit point quelque batteau qui le pût porter à Metz. J'ai sujet de croire qu'il me dit

cela pour ne me point envelopper dans ſa perte; car par le chemin qu'il prit, il s'éloigna beaucoup du lieu où il m'avoit dit que je le retrouverois. Cependant ſans pénétrer ſon deſſein, je fus au pont que je trouvai en feu & au pouvoir des ennemis. Revenant le long des lignes où je croyois rejoindre M. de Feuquieres, je me trouvai enveloppé dans la foule & la confuſion de toute notre Cavalerie qui fuyoit à toute bride; & je fus emporté par ce torrent qu'il me fut impoſſible de traverſer. Les ennemis étoient déja mêlés parmi nous; & ſans la bonté & la vîteſſe de mon cheval, il étoit

1639

difficile que j'évitasse au moins
1639 d'être pris. A demi-lieue du Camp je trouvai le pauvre la Becherelle qui se retiroit blessé. Nous tâchâmes d'obliger nos fuyards de faire ferme à un pont qui étoit à moitié chemin de Metz ; & en effet, quelques-uns s'y étant ralliés, les ennemis cesserent de nous poursuivre. Je n'arrivai qu'à la nuit à Metz où beaucoup de gens étoient déjà entrés. J'en trouvai les portes fermées ; & je passai la nuit avec deux ou trois Officiers dans un méchant village abandonné, une lieue au-dessus de Metz. Y ayant passé la rivière, j'entrai dans la Ville à porte ou-

vrante

vrante ; c'étoit une chofe pitoya- 1639
ble d'y voir la consternation de tout le monde. J'y trouvai les deux jeunes fils de M. de Feuquieres : ils y étoient arrivés dès le foir, l'un eft l'Abbé de Feuquieres, & l'autre eft mort Meftre-de-Camp d'un Régiment de Cavalerie. Ils étoient affligés autant qu'on le peut croire, & je ne l'étois pas moins qu'eux. Je leur appris les dernieres nouvelles de M. leur pere, perfonne de connoiffance ne l'ayant vû depuis moi. Nous fçûmes ce jour-là qu'il avoit été fait prifonnier, & mené dans Thionville. Picolomini le vint voir, & abufant un peu de fa bonne fortune, il s'em-

porta en des vanteries indignes
1639 d'un homme tel que lui. M. de Feuquieres y répondit ſeulement: *Douleur au vaincu.* Mais quand il l'entendit parler des grandes entrepriſes qu'il alloit faire, la patience lui échappant, il lui dit : « Vous n'oſeriez aller à Metz ; ſi » vous voulez aller à Verdun, » vous y ſerez battu : vous irez » peut-être à Mouſon, & encore » pourrez-vous bien y échouer. » On peut voir par-là qu'il fut traité dans ſa priſon aſſez incivilement, mais ſur-tout par le Général Bec, qui malgré la grande fortune qu'il avoit faite, ſe reſſentoit toujours de la baſſeſſe de ſon origine. Ce n'eſt pas qu'il n'eût le cœur

grand, mais il étoit brutal. Il ne manquoit pas aussi d'esprit, témoin la réponse qu'il fit un jour à Picolomini, ce me semble. Celui-ci lui reprochoit qu'il avoit été messager à pied de Luxembourg. « Il est vrai, dit Bec, je » l'ai été ; mais la différence qu'il » y a entre vous & moi, c'est que » je ne le suis plus ; & si vous l'a- » viez été, vous le seriez encore». 1639

Je me suis un peu étendu en cette relation de la bataille de Thionville ; & on me le doit pardonner, puisque outre l'attachement que j'avois à la personne & aux intérêts de M. de Feuquieres ; je n'ai point vû que dans nos histoires on ait parlé de cette

1639 action ſelon la vérité & la juſtice qu'on lui devoit.

Pour reprendre la ſuite de mon diſcours : ayant délibéré avec Meſſieurs de Feuquieres, ſur ce que nous avions à faire ; nous réſolûmes de nous rendre à Verdun en toute diligence, n'étant pas hors d'apparence que les ennemis en pourroient entreprendre le ſiége. Nous partîmes donc le ſoir avec toute la Cavalerie qu'on avoit raſſemblée à Metz, & qu'on envoyoit à Pont-à-Mouſſon pour l'éloigner des ennemis, dont le nom ſeul étoit capable de la diſſiper. Nous marchâmes toute la nuit ; & on ne croiroit peut-être pas ce que la peur eſt

capable de faire faire. Vingt fois ces troupes effrayées prirent l'allarme ſur des ombres vaines, & ſe débandoient comme ſi elles euſſent eu tous les Cravates du monde à leurs trouſſes. 1639

De Pont-à-Mouſſon, nous prîmes des chemins détournés par les bois, & arrivâmes heureuſement à Verdun. Dieu ſçait quel renouvellement de douleur me cauſa la vûe de Madame de Feuquieres & de toute ſa famille inconſolable. Deux ou trois jours après M. Arnauld & le Comte de Pas, qui avoient été retenus à Paris par quelque indiſpoſition, arriverent. On penſa tout de bon à ſe préparer à être aſſiégés; &

1639 comme on nous avoit envoyé deux Régimens dans la ville, le nôtre entra dans la Citadelle. Nous priâmes tous Madame de Feuquieres de vouloir se retirer, des femmes n'étant guères bien dans une Place assiégée. Son grand cœur avoit peine à y consentir, & elle nous disoit quelquefois : « Si vous voyez que » j'aie peur, liez-moi & me met- » tez au fonds d'une cave. » Mais enfin, vaincue par les raisons qu'on lui alléguoit, elle s'y rendit. Je fus choisi pour l'escorter avec cent Mousquetaires, jusques auprès de Sainte-Menehoud. Je prenois congé d'elle lorsque je vis arriver M. Arnauld mon on-

cle, duquel j'ai déja parlé, qui sur la nouvelle de la défaite de M. de Feuquieres avoit pris la poste pour se rendre à Verdun, bien malheureusement pour lui, puisqu'il y perdit la vie. Il avoit aussi une Compagnie dans notre Régiment, mais il n'y avoit jamais servi; & par beaucoup de raisons de chagrin qu'il avoit, il étoit sur le point de partir pour s'en aller en Hollande, quand cette malheureuse nouvelle lui fit changer de dessein. Nous reprîmes ensemble le chemin de Verdun: à deux ou trois lieues delà je vis paroître quelques Cavaliers qui venoient vers nous. Comme tout étoit suspect, & que 1639

je n'avois perſonne à cheval pour
1639 les envoyer reconnoître, n'ayant que des Officiers ſur des bidets, je priai mon oncle de demeurer à la tête de nos Mouſquetaires, en côtoyant un bois que nous avions ſur notre droite ; & moi étant monté ſur mon bon cheval que j'avois eu à la bataille de Thionville, avec lequel j'eſpérois bien prendre tel parti que je voudrois, je fus à cette troupe de Cavalerie que je reconnus être de Verdun, & que M. le Comte de Pas avoit envoyée au-devant de moi, ſur quelque avis qu'il avoit eu que les ennemis devoient inveſtir la Place. Cela nous donna une autre allarme ;

car en approchant nous vîmes quelques maiſons des fauxbourgs 1639
en feu ; ce qui nous fit croire que la Ville étoit effectivement inveſtie ; mais ayant envoyé reconnoître, il ſe trouva qu'on avoit pris cette occaſion pour brûler deux ou trois granges proche des murailles, qui auroient pû incommoder en cas de ſiége.

Nous fûmes quinze jours ou trois ſemaines dans l'incertitude ſi nous ſerions aſſiégés. Durant ce tems-là nous voyions ſouvent les ennemis à nos portes. Nous avions été renforcés de quelques Régimens d'Infanterie, & entr'autres de celui de M. le Comte de Noailles qui le commandoit

en perſonne : mais qui étoit alors
1639 fort peu en état d'agir, ayant été grièvement bleſſé à une épaule, d'un coup de mouſquet qu'il avoit reçu en voulant loger dans un Bourg de la Préſidente de Meſmes, dont les païſans lui diſputerent l'entrée. J'avois eu l'honneur de le connoître dès le ſiége de Damvilliers où il étoit Lieutenant de la compagnie de Chevaux-légers du Comte d'Ayen ſon frere, qui étoit mort depuis. Mais dans le ſéjour qu'il fit à Verdun, j'acquis quelque part en ſon amitié; & quoique les malheurs de ma vie m'aient toujours éloigné depuis des lieux où je le pouvois revoir, je n'ai pas laiſſé d'éprou-

ver après beaucoup d'années qu'il 1639
ne m'avoit pas entiérement oublié.

Un jour les ennemis étant venus en assez grand nombre à nos portes, enleverent nos bestiaux qui paissoient dans la prairie. L'allarme ayant en même tems sonné fort chaude, je montai à cheval comme beaucoup d'autres Officiers volontaires, pour sortir avec le Comte de Pas. Je passai à mon logis de la Ville, que j'avois abandonné à mon oncle. Il eut bien voulu venir avec nous; mais n'ayant point de cheval, il sortit avec l'Infanterie qui nous suivoit. Le malheur qui l'avoit toujours persécuté parut bien en

cette rencontre ; car comme il
1639 étoit en cet état, il rencontra un palfrenier qui menoit un cheval en main : il ſe jetta deſſus, & nous joignit dans le tems que nous chargions avec notre petit eſcadron, qui n'étoit que de trente ou trente-cinq maîtres, un gros eſcadron de Cuiraſſiers qui étoit ſoutenu d'un autre. Ils nous firent leur décharge des mouſquetons qu'ils avoient au premier rang ; mais nous les chargeâmes ſans marchander : ils plierent & ſe mirent en fuite. Mon oncle qui avoit vû un cavalier ſe détacher du gros, fut à lui ; & cet homme l'attendant à couvert d'un arbre, lui donna de deux balles

de ſon mouſqueton dans le corps.
Mon oncle tomba mort du coup. 1639.
Comme ce fut dans le tems que nous chargions, je ne vis rien de cela ; & on ne m'apprit cette cruelle nouvelle, qu'après que nous eûmes ceſſé de pourſuivre les ennemis. Nous les pouſſâmes quatre lieues durant : il y en eut beaucoup de tués ; & je vengeai ſans le ſçavoir une perſonne qui m'étoit ſi chère. On me voulut même faire croire, peut-être pour me conſoler, que je l'avois vengée ſur celui même qui lui avoit ôté la vie. Cette action aſſurément fut des plus vigoureuſes qu'il ſe pouvoit, & peut-être un peu trop ; car il ſemble que

la prudence demandoit autre
1639 chose de nous : le bon succès pourtant la rendit belle. Il n'y eut autre perte que celle que j'y fis, & personne de blessé qu'un Officier du Régiment de Noailles. On rendit les honneurs funèbres à M. Arnauld avec toute la pompe militaire qui se pratique en ces rencontres ; & Messieurs les Chanoines de Verdun lui firent l'honneur de l'enterrer dans l'Eglise Cathédrale. Je puis dire, sans le flatter, qu'il n'étoit pas indigne de ces témoignages d'estime qu'on lui rendit. Il étoit né avec beaucoup de bonnes qualités, sans aucun vice considérable : bien fait de sa personne, d'une

humeur douce & complaiſante ;
agréable parmi les Dames , fier 1639
quand il le falloit être parmi les hommes ; & ſans l'étoile dominante & malheureuſe de notre Maiſon , il auroit dû être élevé à des emplois plus conſidérables que ceux dans leſquels il a paſſé ſa vie.

Les Ennemis s'étant enſuite éloignés de Verdun , on retira une partie des troupes qu'on y avoit jettées. Elles furent joindre M. le Maréchal de Châtillon vers Stenay , où il commandoit un corps d'Armée composé de quelques Régimens frais , & des reſtes de la bataille de Thionville. Il ne s'y paſſa rien de conſidérable.

1639 Pour nous, nous demeurâmes à Verdun où Madame de Feuquieres revint bientôt ; & comme elle avoit d'aſſez bonnes nouvelles de la ſanté de M. ſon mari, & qu'elle étoit aſſurée que ſon malheur ne lui avoit point nui à la Cour, le calme commença à ſe remettre dans ſon eſprit ; ſa maiſon fut ouverte comme auparavant, & devint le rendez-vous des honnêtes gens qui reſtoient encore dans la ville. Nous y avions, outre M. de Noailles dont j'ai déja parlé, Meſſieurs de Clanleu & du Pleſſis-Belliere, & M. le Comte de Saint-Aignan, qui ayant toujours eu l'eſprit galant, étoit

étoit alors passionné pour le vieux
Gaulois & pour les *Rèbus* qui 1639
étoient à la mode en ce tems-là. Ce n'étoit tous les jours que billets en langage d'Amadis, & qu'énigmes de cette sorte; & les laquais avoient assez d'affaires d'aller & venir de chez lui au logis du Roi, où nous tâchions de lui répondre. Madame de Langlée, jeune mariée & belle, se trouvant aussi alors à Verdun, en augmentoit la bonne compagnie : & ces Messieurs que j'ai nommés danserent un ballet chez elle.

Sur la fin de la campagne M. de la Ferté-Imbaut, depuis le Maréchal d'Etampes, demeura

1639 à Châlons pour commander les troupes qui étoient logées aux environs. M. Arnauld m'avoit donné la Cornette de ſa Compagnie, celui qui l'avoit étant monté à la Lieutenance que mon oncle avoit fait vacquer par ſa mort ; & j'avois quitté Verdun avec lui, pour le ſuivre au Régiment. Etant venu à Châlons, j'y renouvellai connoiſſance avec le Marquis de Mauny, fils de M. de la Ferté. Nous avions été à l'Académie enſemble. Il étoit pour-lors amoureux d'une Dame de Châlons aſſez bien faite, & fort jaloux de Buſſy-Rabutin qui y étoit bien mieux reçu que lui. Un ſoir que j'avois ſoupé chez M. ſon pere,

il me dit tout bas, qu'il avoit besoin de moi, & que nous sortissions. 1639
Je le suivis, & comme nous fûmes dans la rue, il me dit : « Allons » chez Mad. de... Bussy-Rabutin « y sera sans doute ; je lui veux faire quitter la place». Je fis ce que je pus pour lui ôter ce dessein, étant fort contre mon inclination d'aller faire un vacarme chez une femme ; mais enfin n'en pouvant venir à bout, je résolus au moins de modérer sa fougue autant qu'il me seroit possible. On nous dit à la porte que Madame n'y étoit pas ; mais, sans nous arrêter à cela, nous montâmes droit à la chambre, où nous trouvâmes en effet Bussy-Rabutin avec elle. Il est aisé

de juger de l'embarras où nous les
1639 mîmes. Mais Buſſy avec ſon eſprit adroit s'en démêla galamment, & ſe tournant vers elle, lui dit : « Il y » a apparence, Madame, que vous » attendiez ces Meſſieurs, & j'au- » rois mauvaiſe grace de vouloir » entrer dans les ſecrets du fils de » mon Général. » En achevant ces paroles il fit une grande révérence, & ſans attendre de réponſe, il ſortit. Nous ne profitâmes guères de ſon abſence ; car comme cette Dame étoit piquée par plus d'une raiſon, il ſe fit, entre le Marquis de Mauny & elle une petite converſation de picoterie, qui auroit pû devenir fort aigre, ſi je n'avois rabattu les

coups. Cependant comme il n'y avoit pas beaucoup de plaiſir 1639 pour aucun de la compagnie, nous ne la pouſſâmes pas bien loin, & nous nous retirâmes; lui fort content de ce qu'il venoit de faire, & moi fort chagrin de m'être trouvé engagé à contribuer au déplaiſir de deux perſonnes qui ne m'en avoient jamais fait. On ſçut cela le lendemain par la Ville, & on en parla diverſement. On admira la grande prudence de Buſſy, & on renouvella les railleries qu'on avoit déja faites ſur ſon ſujet, lui faiſant dire à cette Dame (à ſon retour de Châlons, après la bataille de Thionville) qu'il n'avoit jamais cru avoir autant d'a-

mour pour elle qu'il en avoit ;
1639 & qu'il falloit que sa passion fût bien forte pour lui avoir fait oublier son honneur & son devoir en cette journée, par le desir qu'il avoit eu de se conserver pour elle. Pour moi je ne crois pas que ces reproches lui fussent dûs. Il a eu depuis des emplois considérables dans lesquels il a fait son devoir ; mais il y avoit peut-être quelque justice, qu'un homme qui devoit déchirer la réputation de tout le monde par ses médisances, ne fût pas exempt de celles des autres.

Les troupes ayant été mises
1640 en quartier d'hiver, je m'en allai à Paris avec M. Arnauld. Nous

passâmes par Bayes, maison de Madame de l'Orme, où nous 1640 nous arrêtâmes un jour, en fort bonne compagnie, dont la célèbre Marion de l'Orme n'étoit pas ce qu'il y avoit de moins agréable. Elle étoit alors dans sa grande beauté ; mais tous ses charmes ne la mirent pas à couvert de la fureur du Maréchal de la Meilleraye dont elle me conta l'histoire, en nous promenant le long du canal de Bayes. Si elle avoit été aussi sage que sa sœur (Madame de Maugerou) le fut à l'égard de ce Maréchal, à la ruine de toute sa famille, elle auroit laissé d'elle une plus belle réputation.

Dès que nous fûmes à Paris ;
1640 M. Arnauld commença à s'employer fortement pour la liberté de M. de Feuquieres auprès du Pere Joſeph & de M. des Noyers, tous deux ſes amis. La choſe parloit d'elle-même. On ſçavoit aſſez qu'on l'avoit précipité dans le malheur qui lui étoit arrivé ; & comme M. le Cardinal de Richelieu, qu'on peut dire avoir été le meilleur maître du monde à ceux qui le ſervoient, le regardoit comme ſa victime ; on n'eut pas de peine à le réſoudre de le tirer de ſa priſon, & de lui faire oublier par des récompenſes la douleur de ſa défaite. Cependant comme il y avoit diverſes choſes

à ajuſter pour cela, cette négo-
ciation dura tout l'hiver. Le Roi 1640
avoit alors à Vincennes deux prisonniers de guerre de conſéquence, le fameux Jan-de-vert, & le Général Ekenfort. On réſolut de faire l'échange de ce dernier avec M. de Feuquieres ; & les choſes furent conduites au point qu'on étoit convenu des conditions avec les ennemis, auxquels on devoit encore payer une ſomme conſidérable. M. Arnauld ayant reçu toutes les expéditions néceſſaires pour cela, avoit déja, par ordre du Roi, tiré M. d'Ekenfort du bois de Vincennes, & l'avoit amené coucher chez mon pere, auquel ce généreux Allemand

1640 avoit bien voulu donner cette marque de ſon amitié. Ils avoient fait connoiſſance dans ſa priſon, où mon pere alloit aſſez ſouvent voir M. l'Abbé de S. Cyran ſon intime ami, qui par des intrigues qu'on ſçait aſſez, y avoit été mis depuis quelques tems. M. d'Ekenfort qui avoit beaucoup de mérite, reconnut bientôt celui de cet homme illuſtre. Il fut d'abord admirateur de ſa vertu, que toute la modeſtie dont il la cachoit ne pouvoit pas empêcher d'éclater, & il força en quelque façon ſa grande retraite, en l'obligeant par charité de ne lui pas refuſer dans ſes chagrins les conſolations dont il avoit beſoin, &

qu'il trouva dans ses discours si 1640
sages & si remplis de l'esprit de Dieu. Mon pere qui les trouvoit souvent ensemble goûta fort M. d'Ekenfort ; M. d'Ekenfort de son côté goûta fort l'esprit de mon pere, ensorte qu'il ne fut pas difficile à M. de Saint Cyran de lier entr'eux une amitié dont il fut lui-même le nœud, & qui n'étant fondée que sur la vertu, a duré autant que leur vie.

M. d'Ekenfort donc avoit couché chez mon pere ; & nous étions prêts de partir avec d'assez bonnes nouvelles pour consoler M. de Feuquieres de tous ses malheurs, puisqu'on lui promettoit de le faire Maréchal de France

& Gouverneur de Monseigneur
1640 le Dauphin. C'étoit assurément un choix digne du discernement de celui qui l'avoit fait, n'y ayant peut-être personne en France qui fût plus capable que lui de cet important emploi. Mais comme nous étions prêts de monter sur nos chevaux de poste qui nous attendoient dans la cour, nous vîmes arriver l'Abbé de Feuquieres, qui n'étoit pas encore Ecclésiastique, avec un autre de ses freres, qui nous apprenant la triste nouvelle de la mort de M. leur pere, nous précipiterent, pour ainsi dire, du comble de la joie dans le plus profond abîme de la douleur. Nous demeurâmes

ſans parole & ſans mouvement, comme des gens qui auroient été frappés de la foudre. M. d'Ekenfort lui-même en parut étonné comme nous, quoiqu'il vît en ce cruel contre-tems la ruine de ſes eſpérances, & un grand éloignement à ſa liberté dont il avoit commencé de goûter la douceur. Il ſurmonta par grandeur d'ame ſa propre douleur, pour ſoulager celle de ſes amis, & s'employa à notre conſolation, comme s'il n'en eût pas eu beſoin pour lui-même. On le remena le ſoir au bois de Vincennes avec autant de triſteſſe qu'on avoit eu de joie la veille à l'en retirer. Nous apprîmes après à loiſir les particularités de

cette mort, & avec d'autant plus
1640 de douleur, qu'elle n'avoit pas été toute naturelle, ni ſans ſoupçon de poiſon. Il étoit guéri de ſes bleſſures ; & il y avoit déja quelque tems qu'il avoit quitté le régime d'un malade. Un jour maigre on lui ſervit une fort belle truite dont il mangea aſſez, quoique ſans excès. Peu de tems après il ſentit d'extrêmes douleurs, qui devinrent ſi violentes, que dans l'agitation qu'elles lui cauſerent, toutes ſes plaies ſe r'ouvrirent, la fievre lui prit ; & en peu d'heures il fut contraint de ſuccomber à la violence du mal. Ainſi finit Manaſſé de Pas, Marquis de Feuquieres, grand

en toutes chofes, hormis en fortune. Il avoit fervi le Roi dans fes armées depuis fa jeuneffe, & avec tant de bonheur qu'il n'avoit jamais été bleffé. Il avoit paffé par tous les degrés, jufqu'aux premieres charges de la guerre. Il fut employé en diverfes Négociations & Ambaffades; & il s'acquitta de tous ces emplois avec une réputation particuliere de valeur & de prudence. Il étoit d'un naturel doux, quoiqu'un peu prompt; affable & gai, quoique férieux; fier & févere quand il le falloit être, mais fans orgueil & fans dureté : fur-tout il étoit agréable & commode dans fa famille, également éloigné de

1640

cette auſtérité chagrine de quel-
1640 ques peres, qui les fait régner ſur leurs enfans avec une eſpece de tyrannie, & de cette trop grande indulgence de quelques autres, par laquelle ils en font ſouvent des inſolens & des libertins. Il avoit une fermeté d'ame à l'épreuve des plus grands périls; & dans l'occaſion un ſens-froid dont fort peu de gens ſont capables. Cependant je dirai ici (parce que c'eſt une choſe aſſez remarquable) qu'il avoit eu toute ſa vie, auſſi bien que quelques autres, une eſpece de petite ſuperſtition, qui conſiſtoit à ne point commencer par le vendredi quelque voyage conſidérable. Il s'en

mocquoit lui-même comme d'une chose vaine, & à laquelle on 1640
ne devoit point s'arrêter; & en effet il ne s'y arrêta pas, puisque pressé par les instances réitérées de la Cour, il partit le vendredi de Verdun pour se rendre à son armée. Cependant on a pû voir par ce que j'ai rapporté de ce malheureux voyage, que ce que l'on peut regarder dans les autres comme une foiblesse, étoit en lui une espèce de pressentiment, tels que nous lisons qu'en ont eu la plûpart des hommes extraordinaires.

Je me suis peut-être un peu étendu sur cette matiere, mais on le doit pardonner à une juste

reconnoiſſance qui ne me permet
1640 pas de céler des vérités dont je ſuis encore plus perſuadé, que je n'ai deſſein d'en perſuader les autres. Je perdis tout en le perdant. Cette mort ſi ſurprenante, à la veille d'une ſi grande fortune, me fit faire des réflexions auxquelles je n'avois encore jamais penſé; & ſi je ne renonçai pas dès-lors à l'ambition & aux vaines eſpérances du ſiécle, c'eſt que j'étois encore trop foible pour former une ſi grande réſolution.

Le Roi conſerva le Gouvernement de Verdun au Marquis de Feuquieres d'aujourd'hui, & donna l'Abbaye de Beaulieu à ſon frere, qu'on prétendoit va-

cante par la félonie de M. l'Evêque de Verdun, Prince de la Maison de Lorraine, qui la possédoit, & qui ayant suivi le parti du Duc Charles, faisoit la guerre à Sa Majesté. 1640

Je servis cette campagne à ma Cornette. D'abord nous fûmes de l'armée de M. le Maréchal de Grammont, qui n'étoit encore que Comte de Guiche, avec laquelle il fit mine de vouloir assiéger Charlemont. Nous campâmes quinze jours ou trois semaines devant cette Place, où il se passa seulement quelques légeres escarmouches. Ce fut-là les premieres armes de M. le Duc d'Enguien qui étoit venu sous le titre

1640 de Volontaire dans cette armée; mais comme il eût reçu la nouvelle qu'on avoit formé le siége d'Arras, il nous quitta, & alla chercher dans une si grande occasion à donner des preuves de son courage, & de cette valeur héroïque qui lui a depuis acquis tant de gloire. Nous demeurâmes encore quelque tems dans notre camp après son départ. N'ayant pas grande occupation, on passoit les jours à jouer; & cela me fait souvenir de deux assez plaisantes choses, à propos du jeu. M. le Comte de Guiche jouant à grand prime avec M. Arnauld & quelqu'autre, s'emporta fort sur un coup qui vint

on dispute, jurant & tempêtant comme il lui étoit assez ordinaire. 1640
Le jeu fini, & lorsqu'on lui eût laissé tout le tems de se refroidir & de redevenir de bonne humeur, M. Arnauld lui dit en riant : « Eh » bien, Monsieur, vous nous avez » fait tantôt une belle vie. Il est » vrai, répondit-il avec quelque » chagrin, mais c'est que je n'ai » pas un ami qui quand je m'em- » porte ainsi mal à propos me » donne un grand soufflet pour » m'en corriger. » Et il assuroit sérieusement qu'on lui feroit le plus grand plaisir du monde d'en user ainsi. « Je le crois, Monsieur, » lui dit M. Arnauld, mais à tout » hazard je ne voudrois pas être

» cet ami. » L'autre hiſtoire du
1640 jeu eſt plus extraordinaire. Monſieur de Saint Aignan, toujours plein d'inventions nouvelles, comme chacun ſçait, avoit inventé un nouveau jeu de cartes, auquel il jouoit un jour dans ſa tente avec M. de Roquelaure, (ils étoient alors tous deux Capitaines de Chevaux-légers) il y eut difficulté pour un coup. M. de Roquelaure qui a plus l'eſprit du jeu que perſonne, aſſuroit que par toutes les raiſons du jeu, le coup devoit paſſer comme il diſoit. M. de S. Aignan ſoutenoit le contraire, & ſe fondoit ſur une aſſez bonne raiſon, ce lui ſembloit, qui eſt qu'ayant fait

lui-même le jeu, il l'avoit fait ainsi, quand même ce seroit contre les raisons du jeu. Cependant comme la dispute s'échauffoit, il fallut prendre des juges qui condamnerent M. de S. Aignan, assurant qu'il n'avoit pas pû faire en son jeu une faute contre les règles. Il fallut en passer par-là, quoiqu'il ne pût pas bien comprendre qu'il ne fût pas permis à un homme qui invente un jeu, de l'assujettir aux régles qu'il lui plaît. Cela donna matière de rire aux assistans, & en effet la chose le méritoit bien. 1649

Quelques jours s'étant passés ainsi, M. le Comte de Guiche eut ordre de mener une partie de

ſes troupes au ſiége d'Arras, &
1640 de laiſſer l'autre ſur la Meuſe.
Nos Carabins furent de ceux-ci.
Vers la fin du ſiége, comme les convois ſe rendoient difficiles par l'approche de l'armée ennemie, M. du Hallier, qui depuis a été M. le Maréchal de l'Hôpital, eut ordre de ſe mettre à la tête de nos troupes pour eſcorter les convois. Il n'y eut jamais, je crois, de telles fatigues que celles que nous eûmes en ce bel emploi: nous n'étions pas plutôt revenus d'un convoi, qu'il falloit repartir pour un autre. Cependant c'étoit une choſe néceſſaire; & ſans notre petite armée, la grande ſeroit morte de faim, & la

conquête d'Arras manquée. Le dernier que nous y menâmes devoit, selon toute apparence, donner lieu à une bataille : aussi tout ce qu'il y avoit de gens à la Cour voulurent être de la partie ; & le Roi qui étoit alors à Amiens ordonna que tous ces volontaires fussent commandés par M. de Cinq-Mars qui étoit alors son favori. Je ne sçais si c'est à cause qu'il avoit été malade ; mais quoique beau & de bonne mine ailleurs, & extrêmement paré ce jour-là, il ne paroissoit pas à la tête de son escadron avec cette noble fierté qui sied si bien à un homme de guerre. Messieurs de Mercœur & de Beaufort qui ne

1640

1640 pouvoient ſe réſoudre à lui obéir ; firent l'honneur à M. Arnauld de vouloir combattre à notre tête, c'eſt-à-dire, au poſte avancé ; car en ce tems-là, les Carabins étoient en poſſeſſion de l'avoir toujours. Nous marchâmes en bon ordre juſqu'à deux lieues du camp, ne doutant point de rencontrer les ennemis ; & M. le Maréchal de la Meilleraye ſur cette même opinion en ſortit avec quelque Cavalerie, pour venir au-devant de nous. Nos coureurs crurent d'abord que c'étoit l'avant-garde ennemie. Il ne nous eut pas plutôt joint, qu'un Officier dépêché par Meſſieurs les Maréchaux de Chaulnes & de

Châtillon, ses collégues en ce siége, le vint avertir que les ennemis avoient attaqué les lignes. Ils avoient pris ce parti-là plutôt que de venir à notre rencontre. M. le Maréchal de la Meilleraye repartit en même tems à toute bride, & nous le suivîmes avec toute la diligence qui nous fut possible. Il trouva le combat fort échauffé. On repoussa les ennemis, mais ils demeurerent maîtres du Fort de Rantzau qu'ils avoient pris. Nous arrivâmes dans ce tems-là dans les lignes; nous croyions camper au camp de César, qui est un ancien retranchement qui porte ce nom; & nous avions grand besoin de re- 1640

pos, nos chevaux étant ſur les
1640 dents. Cependant on nous commanda pour ſoutenir les troupes deſtinées à reprendre ce Fort de Rantzau. Nous fûmes long-tems expoſés au canon des ennemis; & pour nous raffraîchir après la repriſe de ce Fort, on nous y envoya paſſer la nuit. Si nous euſſions ſçu nous repaître de chair humaine, nous étions en lieu de faire bonne chere; car nous y trouvâmes beaucoup de morts.

Peu de jours après la Place n'eſpérant plus de ſecours, ſe rendit à compoſition. M. le Comte de Guiche y entra à la tête du Régiment des Gardes dont il étoit Meſtre-de-Camp,

& m'ayant rencontré dans la ville ſur ſon paſſage, il me fit des re- 1640 proches obligeans de ce que je ne l'avois point encore vû. Je me promenai par toute cette grande ville, & viſitai les belles Egliſes; & tant les Bourgeois que les Moines ſe tuoient de nous faire remarquer par-tout les fleurs-de-lis, comme autant de témoignages de ce qu'ils avoient été autrefois ſujets de la France.

Etant revenu à Amiens, j'y tombai malade d'une fiévre double-tierce, qui me traita d'abord aſſez mal. Madame de Feuquieres l'ayant appris, m'envoya enlever, & me fit venir à Feuquieres où elle étoit depuis quelques

mois. J'y passai douze ou quinze
1640 jours, sans que la fiévre me quittât. Enfin ennuyé de cette longueur & de l'incommodité qu'il me sembloit que je causois à tant de personnes obligeantes qui n'obmettoient rien pour me soulager, je résolus de regagner Paris, quelque résistance qu'y pût apporter Madame de Feuquieres, qui ne pouvoit se résoudre à me laisser partir en cet état. La fiévre me quitta dès la seconde journée, & j'arrivai à Pomponne auprès de mon pere vers le commencement d'Octobre.

Je reçus peu de mois après une
1641 nouvelle douleur bien sensible, par la mort de Madame de Feu-

quieres qui étoit revenue à Paris.
Depuis celle de M. ſon mari, 1641
elle n'avoit fait que languir; & elle auroit aſſurément quitté la vie ſans aucun regret, ſi elle n'eût pas laiſſé beaucoup d'enfans qui avoient encore grand beſoin d'elle. C'étoit une femme d'un mérite extraordinaire, & tout-à-fait digne du mari que Dieu lui avoit donné, ſi elle avoit ſçu comme lui, renoncer à la fauſſe Religion dans laquelle ils étoient nés.

Je paſſai tout l'hiver à Paris: on y fit le mariage de M. le Duc d'Enguien avec Mademoiſelle de Brézé, fille du Maréchal de ce nom, & niéce de M. le Car-

1641 dinal, qui fit les nôces avec beaucoup de magnificence. On y repréſenta ſur le théâtre de ſon Palais la Comédie de Mirame, dont Son Eminence elle-même avoit donné le deſſein au ſieur Deſmaretz. Elle fut jouée en préſence de la Reine. J'eus ma part de ce ſpectacle, & m'étonnai comme beaucoup d'autres qu'on eût eu l'audace d'inviter Sa Majeſté à être ſpectatrice d'une intrigue qui ſans doute ne devoit pas lui plaire, & que par reſpect je n'expliquerai point. Mais il lui fallut ſouffrir cette injure, qu'on dit qu'elle s'étoit attirée par le mépris qu'elle avoit fait des recherches du Cardinal. Elle en fut un peu vengée

par

par le peu d'eſtime qu'on fit de cette Piéce, ce dont le Cardinal fut aſſez mortifié. On ne pouvoit alors avoir d'autre ſatisfaction des offenſes d'un homme qui étoit maître de tout, & redoutable à tout le monde, quelque indignation qu'on eût contre lui d'un pareil procédé 1641

Je penſai être embarraſſé quelque tems après dans une aſſez méchante affaire. Mademoiſelle Paulet dont j'ai déja parlé, avoit un de ſes parens (l'Abbé de Criozilles) priſonnier à l'Officialité de Paris. On l'accuſoit ſeulement d'avoir abuſé d'une fille, en lui faiſant croire qu'il étoit un Conſeiller d'Etat, & de l'avoir

1641 épousée quoiqu'il fût Prêtre, par le miniſtère d'un valet qu'il avoit ſuppoſé être le Vicaire de Linas où ce beau mariage s'étoit fait. Son affaire étoit en aſſez mauvais état, & on avoit ſujet de craindre qu'il n'en ſortît mal. Mademoiſelle Paulet qui avoit du cœur, en étoit dans une fort grande inquiétude; & comme M. Arnauld avoit beaucoup d'amitié pour elle, il entreprit de tirer M. de Croizilles de ſa priſon. La choſe étoit un peu délicate, mais que ne fait-on point pour ſes amis? Il prétendoit aller voir M. de Croizilles à l'Officialité : celui-ci l'auroit reconduit près de la porte; M. Arnauld ſe ſeroit ſaiſi du geolier,

& auroit fait ſortir l'Abbé. Je devois, avec dix Carabins qui auroient attendu dans un cabaret voiſin, me rendre maître de la porte du cloître Notre-Dame, & aſſurer la retraite : ce pouvoit être un aſſez mauvais emploi. Toutes choſes étoient diſpoſées, & nous attendions chez Madame de Clermont, avec laquelle demeuroit Mademoiſelle Paulet, des nouvelles de M. le Comte de Guiche, qu'on avoit prié de preſſentir comment cette entrepriſe pourroit être priſe par M. le Cardinal de Richelieu, qu'on ne croyoit pas s'y devoir beaucoup intéreſſer. Cependant ce fut tout le contraire ; & M. le Comte de 1641

Guiche écrivit un billet à M. Ar-
1641 nauld, par lequel il lui mandoit qu'il prît bien garde d'exécuter ce projet, & qu'il ſe perdroit infailliblement s'il le faiſoit. Cela fit juger à toute la compagnie & à Mademoiſelle Paulet elle-même, qu'il n'y avoit nulle apparence à perſiſter en ce deſſein; ainſi tout ce beau projet s'évanouit. Mais je n'en fus pas quitte comme les autres; j'en eus une groſſe querelle avec une femme qui fut longtems à me pardonner que je me fuſſe expoſé, ſans ſa permiſſion, à un péril qu'elle jugeoit plus grand qu'il n'étoit peut-être en effet.

Comme je ne tirois pas aiſément de l'argent de mon pere,

& que je n'ai jamais pû me ré- 1641.
ſoudre à ſubſiſter aux dépens du payſan & des pauvres, ainſi que beaucoup de gens du métier, je ne me trouvai pas en état de faire la campagne de 1641; & je m'en allai à Verdun à ma Compagnie. M. le Marquis de Feuquieres d'a-préſent, aujourd'hui Ambaſſadeur auprès du Roi de Suede, avoit ſuccédé au Gouvernement de M. ſon pere, & y étoit avec toute ſa famille. Comme nous étions parens & bons amis, & que depuis l'Académie où nous avions été enſemble, nous n'avions guères été ſéparés, je paſſois très-doucement auprès de lui le tems que j'étois forcé de de-

meurer dans la garniſon ; & nous
1641 ne nous quittions preſque point.
Cela fit que je me trouvai un jour préſent à une petite rencontre aſſez plaiſante, & que je rapporterai ſous le bon plaiſir des Dames, proteſtant que je n'ai jamais rien eu dans l'eſprit de ce qui les y pourroit choquer. M. de Feuquieres avoit envoyé querir un Bourgeois de la Ville, ſur les plaintes qu'on lui avoit faites qu'il maltraitoit extrêmement ſa femme qui étoit aſſez jolie. Il lui diſoit force choſes pour lui faire voir le tort qu'il avoit : il y ajoûtoit des menaces. Le mari ſe défendoit le mieux qu'il pouvoit ; & comme il diſoit avec emporte-

ment à M. de Feuquieres, que 1641
s'il ſçavoit la méchante femme que c'étoit, il ne le blâmeroit pas; un ſien compère qu'il avoit amené avec lui, lui dit doucement par-deſſus l'épaule : «Compère, il y a raiſon par-tout : on » ſçait bien qu'il faut battre une » femme, mais il ne la faut pas » aſſommer. » Cette belle maxime nous fit fort rire. On loua le compère de ſon bon jugement; & on renvoya le mari, à la charge d'être plus ſage.

Un jour que j'étois de garde à la porte qu'on nomme *la Porte à chauſſée*, il y arriva deux cavaliers qui nous donnerent les premieres nouvelles de la bataille de Sedan.

1641 Tout le monde a sçu ce qui s'y passa, & que M. le Cardinal fut consolé de la perte que nous y fîmes quand il sçut que M. le Comte y avoit été tué ; mais je n'ai vû personne qui sçût une particularité que je vais dire, & qui peut occasionner des réflexions touchant la mort de M. le Comte, de laquelle on a parlé si diversement, & avec tant d'incertitude. Un de ces Commis que M. des Noyers employoit en diverses sortes de commissions, & qui nous apportoit quelquefois de l'argent à Verdun pour payer notre Régiment, me dit un jour, que deux ou trois mois après la perte de cette bataille, M. des

Noyers l'avoit envoyé querir, & lui avoit dit de se rendre au jour & à l'heure qu'il lui marqua, avec une assez grande somme d'argent en or, & des lettres de change pour beaucoup plus, sur la montagne de Donchery, au pied d'une croix, d'où l'on découvre toute la Ville ; qu'il en verroit sortir un homme en deuil sur un cheval noir ; que cet homme le viendroit aborder, & qu'il lui donnât tout l'argent qu'il lui demanderoit. Le Commis y fut : l'homme qu'on lui avoit désigné ne manqua pas de s'y rendre. Il lui demanda s'il n'avoit pas ordre de lui donner de l'argent : il répondit que oui, & lui demanda s'il seroit content de

1641.

1641 tant, (je ne me ſouviens pas préciſément de la ſomme.) Le Cavalier lui dit que ce n'étoit pas aſſez, & qu'il lui falloit encore tant. Le Commis lui donna ce qu'il demandoit : ils ſe ſéparerent, & jamais depuis il n'en a entendu parler. Cette aventure, à mon avis, peut faire penſer & deviner bien des choſes ; & une ſi grande récompenſe ne pouvoit être que pour un ſervice important.

Je paſſai toute cette année à Verdun ; & il me ſemble que ce fut celle en laquelle M. le Duc de Lorraine ayant fait ſon accommodement avec le Roi, fut remis en poſſeſſion de ſes Etats. M. de Feuquieres crut être obligé de

lui envoyer faire ſes complimens, & me choiſit pour cette commiſ- 2641.
ſion. Je trouvai ce Prince à Pont-à-Mouſſon avec toute ſa Cour. La Princeſſe de Cantecroix, ſa prétendue femme, & la petite Princeſſe ſa fille y paroiſſoient avec tout l'éclat de la Souveraineté. On voit peu de plus grandes beautés que celles qui brilloient en elle en ce tems-là. Je trouvai par bonheur le Duc dans la meilleure humeur du monde : il me fit demeurer ſeul avec lui dans ſa chambre, où après m'avoir interrogé ſur beaucoup de choſes, & m'avoir parlé fort avantageuſement de feu M. de Feuquieres, il me demanda ſi j'avois été avec

lui au combat de Poligny. Je lui
1641 dis que non, mais que j'avois appris de lui toutes les belles actions de conduite & de valeur qu'y avoit faites Son Altesse. « Il est vrai, me » dit-il, que j'y fis mon devoir; » mais M. de Feuquieres n'a pas » sçu, peut-être, que je ne fus » forcé de me retirer que par faute » de munitions, & après avoir fait » tirer dans les mousquets jus» qu'au dernier bouton d'argent » de mon juste-au-corps. » Je ris un peu en moi-même de cette gasconade en un Lorrain, mais j'y applaudis pourtant comme je devois. En sortant dans son anti-chambre qui étoit pleine de Colonels & d'autres Officiers, il

vit un Cavalier qui s'approchoit 1641
pour lui parler ; & le prévenant il lui dit : « Eh bien, vous me venez encore demander de l'argent, n'eſt-il pas vrai ? » Puis ſe tournant vers ceux qui étoient autour de lui, « C'eſt une choſe » étrange, dit-il, je n'ai dans » mes troupes que ce ſeul François que M. de Souvrai m'a » donné, & il eſt ſans ceſſe à me » demander de l'argent, comme ſi » j'en donnois à mes troupes. » N'eſt-il pas vrai, Meſſieurs, » continua-t-il en parlant à ſes » Officiers, que j'ai bien accoutumé de vous en donner ? » Il paſſa ainſi, laiſſant ce pauvre homme dans la derniere confuſion.

1641 Il ordonna au Marquis de Blinville, un des plus qualifiés de ſa Cour, d'avoir ſoin de moi. C'étoit un parfaitement honnête homme : il connoiſſoit toute notre Cour, y ayant même pris alliance. Il me mena dîner chez lui ; & en nous entretenant, il me conta une aventure de ſa vie aſſez ſinguliere. Au commencement du ſéjour qu'il fit à Bruxelles avec le Duc, il devint fort amoureux de la Comteſſe de Cantecroix, & fut aſſez heureux pour n'en être pas haï. Cela dura quelque tems avec toute la ſatisfaction pour lui qu'on peut aiſément s'imaginer ; mais il fut étrangement ſurpris un peu après,

lorſque, ſans lui en avoir donné aucun ſujet, il la vit ſe refroidir pour lui. Il lui en demanda la cauſe pluſieurs fois, ſans qu'elle la lui voulût dire. Enfin un jour, forcée par les inſtances qu'il lui en faiſoit : « Je vous ſatisferai, » dit-elle, mais vous ne le ſçau- » rez pas de moi. » Elle lui dit enſuite de venir ſeul chez elle le ſoir, & qu'il trouveroit une perſonne qui le conduiroit en lieu où il ſeroit éclairci de ce qu'il cherchoit. Il s'y rendit dans le plus grand embarras du monde, ne ſçachant quelle explication donner à tout ce qu'elle lui avoit dit. Il fut conduit dans un cabinet qui répondoit à la ruelle du lit de

1641

1641 cette Comteſſe. De-là il pouvoit aiſément entendre ce qu'on y diſoit. Il n'y avoit pas long tems qu'il attendoit, lorſqu'il y vit venir le Duc de Lorraine avec cette Dame, lequel après mille proteſtations d'un amant très paſſionné, la preſſoit extrêmement de conſentir à l'épouſer. Qui eût voulu être à cent lieues de-là, c'étoit le Marquis de Blinville. Le reſte de la converſation lui dura une année : enfin elle finit ; & la Comteſſe ayant reconduit le Duc, revint trouver ſon priſonnier qui ſe jettant à ſes pieds, lui demanda mille pardons de l'audace qu'il avoit eue, & ne la regarda plus après cela que comme la

femme

femme de ſon maître. En effet ce beau mariage s'accomplit peu de 1641. tems après. On peut voir dans l'Hiſtoire quelles en ont été les ſuites ; mais je dirai à propos de cela une plaiſanterie de M. de Lorraine, qui fera voir le caractère de ſon eſprit ; & le cas qu'il faiſoit de l'excommunication dont le Pape l'avoit frappé. Il ne fut pas long-tems bien avec le Roi : il ſembloit qu'il ne ſe fût raccommodé que pour achever de piller tout ce qui reſtoit de biens dans ſon pays. Les peuples qui ont toujours eu pour lui une affection extraordinaire, & en quelque façon aveugle, malgré tous les maux qu'il leur a cauſés, ſe fai-

1641 gnerent encore alors pour lui en donner des marques, efpérant qu'à l'avenir ils alloient fe remettre de toutes leurs pertes par la paix. Mais ce Duc avoit bien d'autres deffeins : il ne penfoit qu'à refaire fes troupes, & il s'avifa d'un plaifant moyen pour remonter fa Cavalerie. Il affembla tous fes Curés, fous prétexte de délibérer des chofes qui regardoient leurs Eglifes; & pendant qu'on les amufoit, il fit prendre tous leurs chevaux qu'il fit enfuite diftribuer dans fes Régimens, difant qu'il n'étoit pas raifonnable que des Prêtres allaffent à cheval, & que tant de braves Cavaliers fuffent à pied. Il ne tarda guères après cela

à en venir à une nouvelle rupture avec nous. Il battit M. du Hallier à Lifou, & lui prit tout ſon bagage. On trouva dans ſes coffres une Croix du S. Eſprit qu'on apporta à M. de Lorraine, qui la prenant par le cordon bleu, & la montrant aux ſoldats : « Eh bien, » mes compagnons, leur dit-il, » on dit que nous ſommes excommuniés ; voyez, voilà le Saint » Eſprit qui ſe range de notre » parti. » C'eſt aſſez parler de M. de Lorraine. 1641

Pendant le ſéjour que je fis à Verdun, nous ne fûmes pas toujours inutiles ; il ne ſe paſſoit guères de ſemaine que nous ne viſſions les ennemis ; mais comme

1641 ce n'étoient que des rencontres de partis de garniſon à garniſon, je ne groſſirai pas ces Mémoires de ces petits combats, dont il y en eut pourtant d'aſſez beaux. J'eus bien une autre affaire en ces tems-là avec un Conſeiller du Parlement de Metz, qui s'étant rencontré à Verdun en un tems où par l'abſence de M. de Feuquieres & du Lieutenant de Roi, je me trouvois Commandant dans la Place, voulut entreprendre de marcher devant moi à la Proceſſion du jour de l'Aſſomption, qu'on fait tous les ans par ordre du Roi. Il s'imaginoit, quoique ſeul, devoir repréſenter tout le Parlement. J'étois d'une opinion

différente ; & en effet, quand il 1641
voulut ſortir de l'Egliſe devant moi, je le mis derriere un peu rudement. Il fit de grands procès-verbaux contre moi, & il ne me menaçoit pas moins que de me faire couper le cou. Je ne m'en mis pas beaucoup en peine ; en effet, il ne m'a point fait de mal.

Vers l'automne de 1642 on 1642
donna un corps de troupes à M. Arnauld avec leſquelles il eut ordre de bloquer la Motte, la meilleure Place qui reſtât à M. de Lorraine, & dont la garniſon incommodoit fort par ſes courſes toutes les Provinces voiſines. Il m'écrivit à Verdun, me propoſant fort honnêtement de venir

ſervir auprès de lui, en une occa-
1642 ſion où il avoit beſoin de perſonnes de confiance. Je le fus trouver auſſi-tôt ; & comme j'avois appris que mon pere avoit vendu ſa terre d'Andilly, ce qui étoit le plus grand tort qu'il pût me faire ; je priai M. Arnauld de lui repréſenter mes intérêts : à quoi il reçut pour réponſe, qu'il me dédommageroit d'ailleurs. Sur cette parole, qu'il ne m'a pourtant pas tenue, je fus le trouver à Paris : il me confirma les mêmes promeſſes, & m'obligea de ratifier le contrat auquel mon conſentement étoit néceſſaire. Il me donna cent piſtoles, & je n'en ai jamais eu davantage.

Avec cela je me rendis auprès de M. Arnauld qui aſſembloit ſes troupes dans le Baſſigny. Peu de tems après il prit ſes quartiers alentour de la Motte, & la bloqua ſi bien tout l'hiver, qu'on ne fut plus incommodé des courſes de ſa garniſon, & qu'elle-même le fut beaucoup. Ce ne fut pas ſans d'extrêmes fatigues de notre part. Nous étions preſque continuellement à cheval, par les neiges & un froid extrême; mais il eſt vrai que ces peines étoient adoucies par la bonne compagnie que nous trouvions en ce pays-là, à la campagne, & à Chaumont, y ayant alors de fort jolies femmes. 1642

1642 Madame la Marquiſe d'Eſeau ; ſœur du Marquis de Nangis, étoit une des plus conſidérables : elle avoit avec elle une de ſes parentes Religieuſe, mais qui n'en portoit guères l'habit, n'en ayant qu'une eſpèce de coëffure, & une petite guimpe fort claire & fort courte ; elle eut été bien fâchée que cette guimpe eût caché ſa gorge qui étoit fort blanche & fort bien faite. On me faiſoit un peu la guerre au ſujet de cette Dame ; mais, je puis le dire, fort injuſtement ; car quoique je la trouvâſſe belle, qu'elle le fût en effet, & que je ne fuſſe pas alors fort ſcrupuleux ; il eſt vrai pourtant que je n'ai jamais été aſſez

abandonné pour n'avoir point 1642
d'horreur des ſacriléges. Ainſi je n'avois pour elle que du reſpect, & plus peut-être qu'elle n'en auroit ſouhaité : car elle ſe croyoit ſi peu Religieuſe, qu'elle penſoit dès-lors à ſe faire abſoudre de ſes vœux ; & en effet elle ſe maria depuis. J'aurois été bien plus ſenſible aux manieres douces & enjouées de Mademoiſelle de Créange que nous voyions ſouvent à Chaumont avec Madame la Comteſſe de Créange ſa mere, fille de M. d'Andelot, de l'illuſtre Maiſon de Coligny. C'étoit une femme encore bien faite & de bonne humeur, quoiqu'elle ne fût plus dans une grande jeu-

1642 nesse, & qui pouvoit se vanter d'avoir les plus belles mains du monde. Elle se vantoit d'une autre chose moins agréable assurément, c'étoit de n'avoir jamais couché avec son mari qu'il ne fût ivre. Sa fille n'avoit pas tant de beauté qu'elle, mais elle étoit jeune & plus agréable. Cependant toute la bonne intelligence qui fut entre nous, aboutit à me faire son ennemi, & elle mon ennemie; (au moins c'étoit ainsi que nous nous appellions); mais cette inimitié ne m'empêcha pas, quelques années après, de me réjouir de son mariage avec le Comte de Lignon, & de m'affliger de sa mort, que lui causa sa premiere couche.

Parmi beaucoup d'Officiers & de jolies femmes, il étoit difficile qu'il n'y eût un peu de galanterie. On fit des vers, on érigea des Ordres de Chevalerie bons ou mauvais. Mais quelque Dame de notre cabale, pour s'en mocquer en fit un assez joli, quoiqu'elle le traitât elle-même de ridicule, en le nommant l'*Ordre des Allumettes*. On en portoit une d'argent attachée à un ruban jaune & gris-de-lin, avec ce vers : 1642

Nous ne brûlons que pour brûler les autres.

Sur la fin de l'hiver M. Arnauld me dépêcha à la Cour pour divers besoins de ses troupes. Je fus obligé de laisser mes chevaux à 1643

1643 Troyes ; & pendant qu'on m'en cherchoit, j'eus le loiſir de m'éclaircir de ce que j'avois oui dire de la grande averſion de ce peuple pour les Jéſuites. C'eſt, je crois, la ſeule ville en France où ces Peres ayent voulu s'établir ſans le pouvoir faire. Il n'y a ſorte d'extrémités qu'elle n'ait ſoufferte pour s'en garantir, juſqu'à être accablée de quartiers d'hiver & de taxes, par le reſſentiment de M. des Noyers, Sécretaire d'Etat qui étant leur ami & leur protecteur, tenta toutes ſortes de voies pour les y faire recevoir. Il les y établit même une fois par une Lettre de cachet, & ils ſe vinrent planter dans une maiſon qu'ils avoient

acheteé ſecrétement. Mais la 1643
Ville ayant député à la Cour pour faire ſes remontrances là-deſſus, les Députés s'adreſſerent à M. le Cardinal de Richelieu. Le P. Joſeph, Capucin, étoit préſent : il n'aimoit pas les Jéſuites ; & en badinant avec ſa corde, il diſoit tout bas entre ſes dents, enſorte qu'un de ces Députés le pût entendre : « Ne ſçauriez-vous vous » en défaire ? » Ce fut aſſez dit : le Député ne pourſuivit point la réponſe ; mais étant de retour à Troyes, & ayant fait ſon rapport, Meſſieurs de la Ville firent prendre un bâton d'Exempt à un inconnu, qui s'en alla à la maiſon des bons Peres, & comme en

ayant l'ordre du Roi ; il les fit
1643 monter dans un carroſſe qu'il leur avoit amené, & les conduiſit hors de la Ville où ils ne ſont point rentrés depuis. Le tour étoit un peu délicat ; mais ſur l'aſſurance du Pere Joſeph qui pouvoit tout auprès de M. le Cardinal, ils ne craignirent point de ſe commettre, & la choſe leur réuſſit. Ce Pere étoit un homme hardi & peu ſcrupuleux, témoin la réponſe qu'il fit à un Officier qui étant venu prendre ſes ordres pour quelque entrepriſe en Allemagne, ayant pris congé de lui, ſe ſouvint qu'il avoit oublié de lui demander quelque choſe. Etant donc revenu ſur ſes pas,

il le trouva difant la Meffe. Il
s'approcha, & lui dit tout bas : 1643
« Mais, mon Pere, fi ces gens-
» là fe défendent ? Qu'on tue
» tout, » lui répondit le Pere ; &
il pourfuivit fa meffe fans s'en
embarraffer autrement.

J'eus bien à fouffrir en ce voyage à la Cour, des longueurs & des rigueurs de M. des Noyers, qui bien qu'ami de mon pere, exerça fort ma patience. J'avois beau le preffer de m'expédier, à peine m'écoutoit-il, tant il étoit accablé de monde, lorfqu'il donnoit fes audiences. Enfin je me réfolus de tenter de le prendre à une heure extraordinaire à S.Germain. Ce fut au fortir de la meffe

qu'il entendoit de grand matin
1643 tous les jours. Je le ſuivis, ſans qu'il m'apperçût, juſques dans ſa chambre. Je penſois bien avoir tout gagné; mais dès que je me fus fait voir à lui, il me dit ſeulement: « Ce n'eſt pas l'heure, » ce n'eſt pas l'heure. » J'eus beau lui dire, qu'il y avoit quinze jours que j'avois cherché toutes les heures inutilement; & qu'enfin s'il lui plaiſoit de m'écouter, il le pourroit faire ſans conſéquence, puiſqu'il n'y avoit encore perſonne à la porte. Il ne me répondit jamais que la même choſe. Cependant voyant bien que je n'étois pas content, il me dit cette petite flatterie pour m'adoucir:

m'adoucir : « Vous êtes sçavant 1643
» aussi-bien que vaillant ; souve-
» nez-vous de ce vers de Virgile :

...molles aditus & tempora nosce.

Je lui dis que c'étoit ce que j'avois cru faire en le prenant à cette heure. Enfin il fallut sortir sans rien obtenir pour lors ; mais sur le midi il me fit rappeller, & m'expédia.

Nous achevâmes l'hiver comme nous l'avions commencé, allant de quartier en quartier visiter tous les postes que nous occupions. En l'un d'eux je vis une chose qui paroîtroit presque incroyable, & qui m'a bien persuadé de la force & de l'agilité des Irlandois. Nous en avions deux

1643 Régimens dans nos troupes, un commandé par Duval, & l'autre par Fischwilain. Ce Colonel étoit un jour avec M. Arnauld devant un château dont celui-ci avoit fait réparer une brèche, avec des poutres plantées en terre comme des pieux, & qui se joignant faisoient une espèce de muraille presque droite, de plus de vingt pieds de haut, qui se terminoit à une fraise, le derriere étant plein de terre. M. Arnauld lui dit : « Eh » bien, Monsieur le Colonel, » croyez-vous que les ennemis » nous prennent par-là ? Cela est » fort bien réparé, Monsieur, lui » répondit-il, mais avec tout ce» la, j'ai cent soldats dans mon

» Régiment, qui vont monter
» ſur cette brèche, comme s'ils 1643.
» avoient des échelles. Ah! lui
» dit en riant Monſieur Arnauld,
» je donne une piſtole à tous ceux
» qui y monteront. Non, non,
» Monſieur, reprit le Colonel,
» ne vous engagez pas à cela,
» donnez-en ſeulement une au
» premier que je nommerai. » Et
en même tems ayant appellé un
de ſes ſoldats qui ſe trouva-là,
il lui dit: « Eh bien, mon com-
» pagnon, ne monterois-tu pas
» bien à cette fraiſe? il faut voir,
» Monſieur, lui répondit-il en
» ſon langage. » En même tems
quittant ſon épée & ſa bandou-
liere, il prit ſa courſe; & s'étant

1643 élancé & donnant du pied contre la brèche, nous fûmes tous étonnés de le voir en un inſtant attaché à la fraiſe. Il eut la récompenſe qu'on lui avoit promiſe ; & il eut pû la partager avec dix autres auxquels nous vîmes faire la même choſe. Ce Colonel nous aſſura qu'il avoit eu un laquais, de ſa nation, qui l'avoit ſuivi à pied de Châlons à Paris. Il couroit la poſte, & ce laquais lui tenoit toujours l'étrié quand il changeoit de cheval.

Au mois de Mai ſuivant le Roi mourut, & fit voir avec l'étonnement de tout le monde, autant de fermeté dans ſa mort qu'il avoit montré de foibleſſe pendant ſa vie. Toute la face de la Cour

fut changée. La Reine qui avoit toujours été ſans crédit, devint 1643 toute-puiſſante. Chacun s'empreſſoit auprès d'elle, ou pour conſerver ſes emplois, ou pour en obtenir de nouveaux. Elle témoigna d'abord de la reconnoiſſance pour ceux qui l'avoient ſervie pendant ſes diſgraces. Elle fit M. l'Evêque de Beauvais ſon premier Miniſtre; mais le peu de capacité qu'elle y reconnut lui fit bientôt changer ce choix, en faveur de Monſieur le Cardinal Mazarin, qu'elle crut plus capable qu'aucun autre de la ſoulager du poids des affaires. Il ſçut enſuite avec ſon eſprit adroit & inſinuant, ménager ſi bien celui de la Reine,

qu'il l'engagea dès-lors à lui don-
1643 ner cette puiſſante protection qu'elle lui continua toujours depuis, même dans les tems les plus difficiles, & qui a vérifié ce qu'elle dit un jour en regardant un portrait de M. le Cardinal de Richelieu à Ruel, ſe tournant vers ceux qui étoient auprès d'elle : « Si cet homme, leur dit-elle, » avoit vécu juſqu'à cette heure, » il auroit été plus puiſſant que ja- » mais. » Faiſant bien voir que malgré les grands démêlés qui avoient été entr'eux, elle auroit préféré à ſes reſſentimens le bien de l'Etat, en continuant de ſe ſervir des conſeils de ce grand génie. Mon pere qui avoit tou-

jours eu un attachement fort particulier pour elle, reçut alors de 1643
Sa Majesté beaucoup de marques de confiance, & donna quelque petite jalousie à des gens qui avoient plus d'ambition que lui; mais il borna toutes ses demandes à celle de la liberté de M. l'Abbé de Saint Cyran, qui étoit depuis si long-tems au Bois de Vincennes. Il l'obtint de la bonté de la Reine, & fut beaucoup plus sensible à cette grace, qu'à celle d'une pension qu'elle lui donna de son propre mouvement. Il ne jouit pas long-tems de la joie d'avoir délivré son illustre ami; car ce grand personnage mourut d'apoplexie l'année suivante.

1643 Le commencement du nouveau règne se fit estimer par des actions de clémence & de justice. La Bastille qui avoit été remplie de prisonniers sous Louis XIII, en fut vuidée sous le Roi son fils. Parmi tous ceux qui en sortirent on remarqua particulierement la différence des humeurs des Maréchaux de Vitry & de Bassompierre; car le premier ne perdit pas un moment à sortir dès que la porte lui fut ouverte: il ne capitula point, & s'en alla sans marchander à sa terre de Château-vilain, où on l'envoyoit; au lieu que l'autre s'en fit beaucoup prier, voulant avant toutes choses qu'on le rétablît dans sa charge de Co-

ſonel-Général des Suiſſes. A la fin pourtant, à la priere de ſes amis, il entendit raiſon & ſe retira pour quelque tems où on l'avoit relégué. Il diſoit que tout le changement qu'il avoit trouvé dans le monde depuis douze ans de priſon qu'il ne l'avoit vû, c'étoit que les hommes n'avoient plus de barbe, & les chevaux plus de queue. Mais on remarquoit en lui bien un autre changement; car cet homme ſi galant autrefois, & qui avoit paſſé pour la merveille de la vieille Cour, paroiſſoit alors comme un Allemand, tant ſon air & ſes manieres avoient changé depuis qu'il ne l'avoit plus pratiquée. Ce qui fait bien voir 1643

que l'air de la Cour eſt quelque
1643 choſe qui ne ſe conſerve que là; & qu'on a beau être bien fait & avoir de l'eſprit, ſi on n'a pas ce je ne ſçais quoi, qui ne s'acquiert que par l'uſage, & encore par un continuel uſage, on ne réuſſira point à y être regardé comme de miſe.

Dans ce changement de Gouvernement, M. Arnauld me renvoya à la Cour avec des lettres pour la Reine & pour les nouveaux Miniſtres. En arrivant à Châlons, j'appris à la poſte qu'il venoit d'y paſſer un courier de M. le Duc d'Enguien, portant la nouvelle de la fameuſe victoire de Rocroi, qui fut comme le premier degré par lequel cet ex-

cellent Prince monta, au comble de la gloire où l'ont placé depuis tant d'actions extraordinaires. Cette bataille est assez marquée dans nos histoires, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en parler ici. Mais je dirai en passant l'action remarquable qu'y fit le Baron de Sirot, Gentilhomme Bourguignon, que feu M. de Feuquieres avoit tiré du service d'Allemagne pour le rendre à son Prince naturel. Il commandoit le Corps de réserve; & comme l'aîle droite des ennemis avoit enfoncé & mis en désordre notre aîle gauche, pendant que M. le Prince poussoit de son côté tout ce qui étoit devant lui, un Officier major croyant la ba-

1643

taille perdue, vint porter l'ordre au
1643 Baron de Sirot de se retirer avec
son gros ; mais lui qu'une longue
expérience avoit rendu plus clair-
voyant dans les combats, lui ré-
pondit sans s'étonner : « Je vois
» bien, Monsieur, que vous ne
» sçavez pas comment on gagne
» des batailles ; pour moi, je veux
» gagner celle-ci. » Et marchant
en même tems contre les enne-
mis à demi-rompus de la charge
qu'ils nous avoient faite ; non-
seulement il les arrêta, mais il
les fit fuir à leur tour, & donna
le loisir à M. le Prince de rallier
nos troupes étonnées, de les
remener au combat, & de se
frayer le chemin à une des plus

entieres victoires qui se soit peut-
être vûe de nos jours. Cet Officier 1643
qui y eut une si bonne part, se vantoit d'une chose fort singuliere & fort glorieuse, de s'être trouvé dans trois batailles rangées, d'y avoir combattu main à main contre trois Rois; sçavoir, les Rois de Pologne, de Suede, & de Dannemarc, & d'avoir remporté des marques de les avoir vû de si près; leur ayant enlevé, à l'un son bonnet, à l'autre son écharpe, & à l'autre un de ses pistolets.

Je trouvai la Cour dans la joie qu'on peut s'imaginer après une si bonne nouvelle. La Reine reçut avec beaucoup de bonté ce que j'étois chargé de lui dire de

1643 la part de M. Arnauld, & me renvoya à M. le Tellier, qui avoit été mis en la place de M. des Noyers, pour me donner les ordres néceſſaires à la continuation de notre blocus. J'avoue que je fus agréablement ſurpris de trouver en cè nouveau Miniſtre autant d'honnêteté & de douceur, que j'avois éprouvé en ſon prédéceſſeur de rudeſſe & d'auſtérité. Il ne me fit point languir après mes expéditions ; & au bout de quinze jours je fus de retour auprès de M. Arnauld, avec le plaiſir de lui apporter ſatisfaction ſur toutes les choſes qu'il avoit demandées.

Il fut rendre une viſite de de-

voir & de bienséance à M. le Maréchal de Vitry qui étoit dans son voisinage à Château-vilain : je l'y accompagnai, & nous fûmes bien étonnés que personne ne voulût nous loger dans cette petite Ville, M. le Maréchal l'ayant défendu, parce qu'il vouloit recevoir chez lui tous ceux qui le venoient visiter ; par un esprit bien différent de celui de beaucoup de gens d'aujourd'hui, qui ont fait venir la mode d'envoyer à l'hôtellerie tous les équipages de leurs amis : quelques-uns par vanité, pensant faire par-là les grands Seigneurs ; mais beaucoup plus par une véritable avarice déguisée sous le nom de liberté. 1643

1643 La ſaiſon commençant à s'avancer, M. Arnauld rapprocha ſes quartiers à la portée du canon de la Motte, pour la ſerrer de plus près ; quelques jours après nous devions commencer à faire le dégât de la plus belle moiſſon du monde, alentour & ſur la montagne où elle étoit ſituée, Mais M. Arnauld reçut ordre de mener les troupes qu'il commandoit à M. le Prince qui avoit aſſiégé Thionville. Ce lui fut un grand chagrin de ſe voir ainſi enlever le fruit de ſes travaux & la récompenſe qu'il eut eu raiſon d'eſpérer, s'il eût réduit à l'obéiſſance du Roi une Place ſi importante ; ce qu'il auroit fait infailliblement :

failliblement : mais enfin il fallut obéir. Nous trouvâmes Monſieur le Prince bien avancé dans ſon ſiége ; & comme notre renfort lui venoit fort à propos, nous en fûmes fort bien reçus. J'eus la curioſité de vouloir faire le tour des lignes en-dehors, pour voir s'il y auroit bien de la différence de celles que nous y avions faites quatre ans auparavant. Je n'y en trouvai preſque point, en ce qui étoit du côté de la Place ; mais au-delà de la rivière M. le Prince avoit étendu ſes quartiers bien plus loin que nous ; auſſi avoit-il beaucoup plus de troupes. En achevant de viſiter ces poſtes, deux cavaliers me ſoupçonnant

1643

peut-être de quelque mauvais
1643 dessein m'arrêterent, sans aucune résistance de ma part, me voulant mener, disoient-ils, à Monsieur le Prince. Je leur dis qu'ils ne lui feroient rien voir de nouveau, & que j'avois déja eu l'honneur de le saluer, étant Officier dans les troupes que lui avoit amenées Monsieur Arnauld. Je marchois si tranquillement en m'entretenant avec eux, qu'ils virent bien qu'ils s'étoient mépris ; ils me quitterent avec des excuses que je reçus comme je devois, puisqu'en effet ils n'avoient fait que leur devoir. Nous fûmes quatre ou cinq jours dans le Camp, pendant lesquels M. Arnauld ayant reçu un appel du Chevalier de

Bourlement, pour quelque logement qu'il avoit fait ſur les terres du Marquis de Cy ſon frere, ils ſe battirent avec des ſeconds: Monſieur Arnauld y fut bleſſé à la main, & ils furent enſuite ſéparés. On ne le panſa qu'avec la poudre de ſympatie qui commençoit à être en vogue cette année, & il en fut guéri en fort peu de tems. Je le trouvai au lit en revenant de la promenade dont je viens de parler; & quelque touché que je fuſſe de ſon mal, je ne pus m'empêcher de me plaindre à lui avec beaucoup d'émotion, de ce qu'il ne m'avoit pas fait l'honneur de ſe ſervir de moi en cette rencontre, il m'en fit des 1643

excuſes avec beaucoup de bonté ;
1643 & me dit enfin, qu'il n'auroit jamais oſé revoir mon pere, s'il m'avoit employé en une occaſion de cette nature. J'avois bien de la peine à me payer de cette raiſon, & je ne laiſſois pas d'avoir un dépit ſecret qui m'empêcha de dormir toute la nuit. Dieu ſe ſervit de ce moyen pour me faire penſer à moi ; & je me dis enfin en moi-même : « Ne ſuis-je pas bien mal-» heureux & dans une étrange con-» dition qu'il faille être ainſi affli-» gé de n'avoir pas commis un » crime » ? Cette penſée qui arrêta tout mon eſprit, modéra le chagrin où j'étois : & je fis dès-lors des ſouhaits, ſi je n'en pris pas encore

la résolution, de quitter une profession où l'on étoit toujours dans des dispositions si contraires à son salut. 1643

Grace à la piété du Roi & à sa fermeté inébranlable pour abolir l'usage des duels, ceux qui prennent les armes pour son service ne doivent plus être tourmentés de ces scrupules. Rien ne les peut plus empêcher d'embrasser la plus honorable des professions, qui assure le repos de l'Etat, & fait régner le Prince avec gloire. Je revins à Pomponne dans ces pensées; Monsieur Arnauld m'y laissa avec mon pere : pour lui, il s'en alla à la Cour, bien assuré d'avoir de l'emploi ; & m'ayant promis de

demander pour moi un Brevet
1643 d'Aide-de-Camp, pour servir avec lui. Il fut quelques jours sans me donner de ses nouvelles ; enfin je sçus qu'il n'avoit pû obtenir pour moi une grace dont je ne me croyois pas tout-à-fait indigne. Dieu le permit, sans doute, pour m'humilier, & pour achever de me dégouter de la vie que j'avois menée jusqu'alors. Enfin je pris ma résolution ; je la dis à mon pere qui en fut ravi de joie, cela s'accordant aux sentimens de piété qu'il a toujours eus, & à la destination qu'il avoit faite de moi dans mes jeunes années, comme par un esprit prophétique, quoique j'y eusse alors si mal répondu. M.

Arnauld fut ſurpris de mon changement, & en fut affligé : il me repréſenta tout ce qu'on peut s'imaginer pour m'en diſſuader ; mais enfin m'y voyant ferme, il me dit que j'avois raiſon. Son propre malheur qui depuis tant d'années de ſervice, le tenoit encore fort éloigné des récompenſes qu'il méritoit, le convainquoit aſſez du peu de fond qu'on devoit faire ſur tant de vaines eſpérances ; & enfin il ceſſa de s'oppoſer à une réſolution qu'il ſe ſeroit eſtimé heureux de pouvoir prendre lui-même. 1643

Fin de la Premiere Partie.








a39003 009520692b

